

TITRE II

De mon autobiographie

Ma vie de château

(Et comment elle faillit finir tragiquement sous les balles Allemandes !)

Épisode vécu de fin 1943 à Août 1944
(récit d'un double orphelin de la ville de Nantes)



Blain (Loire-Atlantique) l'ex château du Pont-Piétin.

(Pensionnat tenu par les frères de Saint Jean Baptiste de la Salle à)

Claude George Henri Cougoulat

A l'origine mon intention était seulement de laisser un récit, un flash de ce passage de ma vie, à ma postérité !

Mais, à la réflexion et pourquoi pas, cette évocation est peut-être de nature à intéresser un certain nombre de personnes ayant eu en charge des communautés ou des lieux où les faits se sont déroulés.

Ces évènements sont racontés tels qu'il m'a semblé les ressentir alors que j'étais à la charnière de l'enfance et de l'adolescence. Mais il faut le reconnaître, les moyens modernes et le temps à la retraite permettent une mise en page et une reconstitution non envisageable il y a encore peu de temps.

Sans doute pour me punir d'avoir fugué de chez une famille d'accueil où je ne trouvais pas bien, mon autorité de tutelle avait décidé de m'envoyer en pension ? Curieusement, de ma période de double orphelin, c'est là que je me sentirais le mieux.

Manque de chance, c'est la guerre. Elle arrive à nos portes avec la constitution de ce qui devait devenir la poche de résistance des allemands autour de la base sous-marine de Saint-Nazaire. Notre pensionnat se trouvera au beau milieu des lignes.

En bref les évènements, pour les pensionnaires notamment, ont bien failli mal tourner.



Ma vie de château!
Mais ce n'est pas du tout une vue de l'esprit pas plus que le résultat d'un délire paranoïaque. Finalement même elle aura été trop brève pour mon goût ! Toutefois j'ai pu la vivre pleinement, intensément malgré sa modestie, et collecter mes derniers souvenirs d'enfant et d'adolescent.

Entre deux épisodes de garçon vacher ou de commis de ferme, que je n'ai pas spécialement bien vécus, j'aurais eu la joie, et l'honneur devrais-je dire, de séjourner au château du Pont-Piètin à Blain (Loire-Atlantique), où était réfugiée l'école Saint Pierre de Nantes, pendant presque une année scolaire.

Malheureusement, par les effets de guerre en général, la hargne des occupants Allemands en particulier et la constitution de ce qui devait devenir la poche de Saint Nazaire, cette période sera à deux doigts de se terminer d'une façon tragique.

Il y a là, à Blain, et comme le dirait notre chanson « La Pont-Piétine » (dont les paroles figurent in-fine) :

- Voici là-bas, dans un site enchanteur, un parc et des charmilles
- Le Pont-Piétin accueille de grand cœur notre vaste famille…



L’accès au domaine (le site enchanteur) du Pont Piétin

A vrai dire je n’appartiens pas, par origine, aux effectifs de l’école Saint Pierre à laquelle me voici ponctuellement rattaché. Je ne suis, en quelque sorte, qu’un rapporté. Mais, du fait de ma récente situation d’orphelin, d’une part, de l’évacuation obligée de Nantes prescrite par les autorités administratives en raison des horribles bombardements de la ville par les Américains, d’autre part, j’ai été placé en ferme à Sion-les-Mines (Loire Inférieure à l’époque). Je me souviens parfaitement des bombardements de Nantes. Plus particulièrement de celui du 16 septembre 1943 puisque je me trouvais dessous en plein centre ville.

Ce jour là c’est l’Apocalypse sur Nantes. Je suis, avec mon frère Paul, dans un cinéma de la rue Scribe. Lorsque sonne l’alerte le tenancier de la salle prend la précaution de faire évacuer celle-

ci mais sans nous désigner les abris les plus proches. Nous trouvons refuge sous un porche. Le sifflement des bombes qui arrivent sur nous est ahurissant. Tout au tour les bâtiments s'écroulent. Miracle notre porche a résisté et nous nous en tirerons couverts de poussière Surtout après avoir été pratiquement enfouis sous un tas de gravats rue Boileau. Ma chaussure droite a été éventrée mais je n'ai aucune blessure ?

Au total les bombardements de Nantes engendreront 1800 morts – 3000 blessés – 5300 maisons détruites ou inhabitables. Sans état d'âme nos alliés Américains bombardaient à haute altitude. Ils écrasent les populations en ne produisant que peu de dégâts aux Allemands.

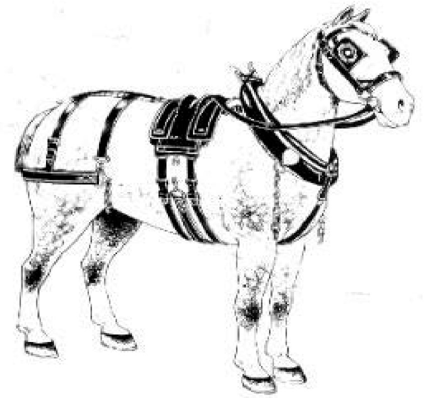
Mon expérience à la ferme O.... n'ayant sans doute pas été une réussite, mon autorité de tutelle, après une tentative d'évasion avortée, me parachute à la ferme Briand au Loret-Bertin à l'autre extrémité de la commune de Sion. Essayez donc à treize ans de quitter, impromptu, votre cocon familial urbain, même très modeste voire très pauvre, pour vous retrouver sans transition aux travaux des champs et de l'étable ! Perdre son deuxième parent c'est très dure, mais l'éclatement de la fratrie aussi. J'avais déjà tâté, en 1941, de la campagne pour aller garder les vaches. Mais il ne s'agissait que de la durée des vacances estivales, ce qui n'était plus le cas désormais.

Chez Briand, tout en participant sans mansuétude aux travaux de la ferme, j'étais bien à tous égards et mon traitement n'avait rien à envier

à celui des enfants du foyer. Mais, lorsque reprend l'école, que je vois tous les jeunes de mon âge y partir… je me pose des questions. Je commence donc à faire savoir à mon employeur que mes perspectives d'avenir ne sont pas là. Malgré mon jeune âge ma maturité me permet de mesurer l'étendue de la pauvreté matérielle et culturelle de ces malheureux bougres, exploités comme des bêtes de somme, que l'on appelle pudiquement les « valets de ferme », ou les « journaliers ». Je suis effaré et pris d'une véritable panique. Un sentiment de révolte me gagne.

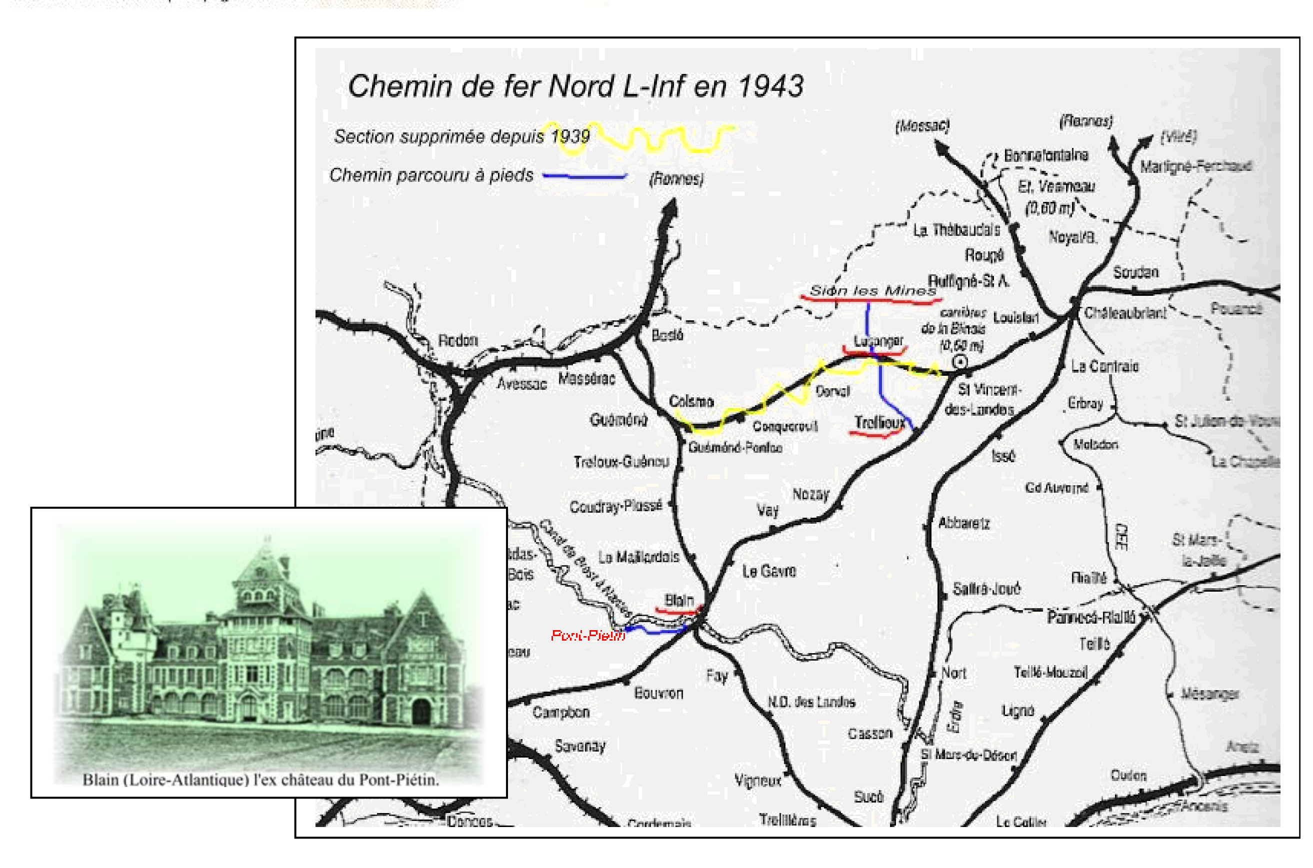
Je signifie donc sans détour à mon employeur, et avec la détermination et la diplomatie qui me caractérisent déjà, que mes intentions d'avenir sont ailleurs. Sans doute aura-t-il fait transmettre mon mouvement de révolte à qui de droit car, quelques temps après, me voilà mis en route pour Blain.

Pierre Briand, qui personnellement regrette mon départ, est chargé de me conduire à la gare de chemin de fer la plus proche. C'est pourquoi, fin octobre 1943, il attelle sa jument Rosalie à la carriole. Je fais mes adieux à Amélie et Reine, les filles de la ferme, et à leur chien Nocturne.

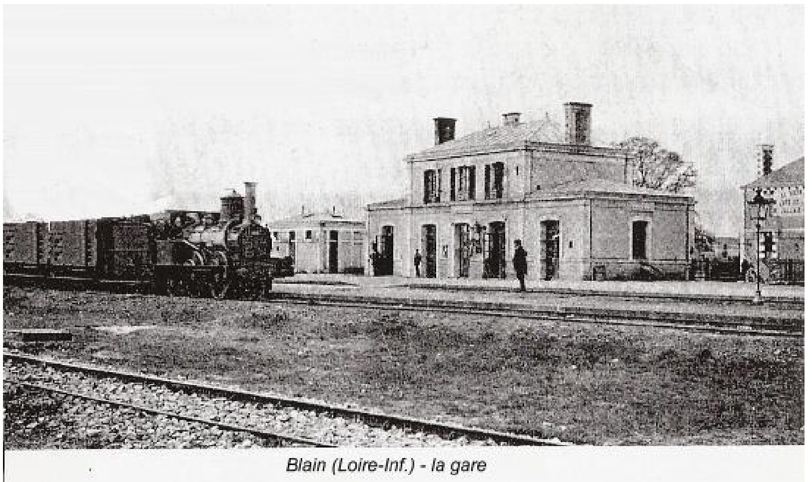





La Gare de Treffieux (L-Inf) ligne Chateaubriant Saint Nazaire.



Blain (Loire-Atlantique) l'ex château du Pont-Piétin.



Blain (Loire-Inf.) - la gare

Puis j'embarque avec mon maigre baluchon. Pour l'anecdote Pierre Briand me laisse à la gare de Lusanger. Puis il me quitte. Quelle n'est pas ma surprise, en approchant du bâtiment, de constater qu'il n'y a plus trace de train ! Renseignements pris, cette ligne est désaffectée depuis belle lurette. Il n'y passe plus de trains. Pour trouver la ligne Châteaubriant/Saint Nazaire, que je dois emprunter, il me faut avancer (à pied) jusqu'à Treffieux à 8 kilomètres ! Il en faut d'autre pour décourager un jeune de cette époque. Je connais la route c'est celle que j'ai déjà empruntée lors de ma tentative de fuite (de ma pseudo-famille d'accueil) un mois avant. Vers Treffieux je suis à nouveau contrôlé par une patrouille de gendarmes allemands. L'histoire m'apprendra qu'il y aurait eu une « komandantur » dans ce bourg. Je ne sais à quel hasard je dois de n'avoir eu aucun problème car je ne possède aucun papier d'identité, pas un centime. Comme un pauvret de légende je dispose seulement d'un menu bagage que je porte sur l'épaule avec un bâton (J'avais bêtement conservé mon bâton de vacher). Je ne joue pas un rôle dans « sans famille » ou dans « les misérables » j'en suis vraiment un personnage et cela ne me traumatise pas. Bien évidemment à 13 ans et étranger au pays, j'ignore tout des activités de la résistance. Mais, aux yeux des allemands j'aurais pu être un messager D'autant que le maquis de la forêt de Teillay n'était pas très loin, de même que certains camps d'internement.

Extrais du journal Castelbriantais de la résistance.

A Treffieux, la kommandantur occupe la maison des dames Bricaud-Gardé, raconte René PHILIPPOT. « Deux sections d'Allemands séjournent dans la commune. La section motorisée, la plus nombreuse, loge d'abord chez l'habitant puis réquisitionne cinq maisons. Un hangar est construit pour loger les camions. La section des aviateurs, une quinzaine d'hommes, réquisitionne la maison personnelle de Jean TROVALET et établit son poste d'observation à « La Claie des Bois » sur la route d'Issé à un kilomètre du bourg de Treffieux. Les soldats allemands manœuvrent dans la cour de l'école des filles. La statue de Jeanne d'Arc les gêne. Les Allemands veulent la faire disparaître, mais le curé de Treffieux leur explique que Jeanne d'Arc a "bouté les Anglais" hors de France. "Gut, Gut" disent les Allemands ! La statue ne fut pas déboulonnée ».

Dans mes souvenirs, pour les mêmes raisons, la statue de Villebois-Mareuil, à Nantes, a été épargnée.

Pendant tout ce temps là le train ne m'a pas attendu. Je n'arriverai que tard le soir à Blain où il me faut encore parcourir 4 à 5 kilomètres avant d'arriver au château du Pont-Piètin.

Drapé dans une soutane noire, le cou enserré dans un col blanc rigide à bavette, un frère m'accueille dans un langage relativement onctueux auquel je ne suis pas habitué. Il se présente comme étant le frère Dieudonné et me précise aussi ses fonctions de préfet de discipline. Il ne manque pas de me faire remarquer mon retard. Puis, vient la question cruciale « mais de quelle école provenez-vous donc ? ». Mais de l'Ecole Saint André de Nantes ! D'où un large sourire de mon interlocuteur.

Le lendemain changement de ton. Il m'interpelle, l'onctuosité ayant disparue, « mais votre école Saint André de Nantes c'est une école laïque ! » Certes je ne comptais pas pouvoir le masquer trop longtemps mais la réalité n'a en rien été travestie. Il s'agissait en fait de l'école communale de la rue Saint André ! Rue historique en raison de la présence des ruines d'une chapelle du IV° siècle d'où, récemment encore, des sarcophages mérovingiens ont été exhumés. Par raccourci, l'usage est venu de dire l'école Saint André. Même avec la complicité du timbre officiel de l'établissement ! Ceci jusqu'au jour où l'accès sera aménagé par la rue Henri Cochard qui lui donnera son nouveau nom.

De toute façon des élus, sans doute peu sensibles à l'histoire de la ville, ont mis bon ordre dans tout cela. La portion de rue Saint Donatien, qui m'a vu naître est devenue la rue Dufour, la rue Saint André est devenue la rue du Préfet Bonnefoy etc. Il ne manquait pourtant pas de rues plus en vue pour rendre hommage à ce Préfet mort en déportation.



Au détour d'une allée du parc la silhouette massive du château apparaît.

Au début il faudra que je me fasse à mes nouveaux camarades qui n'appartiennent pas au même milieu social que le mien. Ce sont tous des fils de commerçants, de cadres divers, des petits gars à pantalons de golf, comme on le dit par ironie dans mon milieu. Disons amicalement, des gosses de bourges. A leur question : que fait ton père, que fait ta mère, mes réponses embarrassées les déroutent un peu. Je suis donc le seul orphelin de l'établissement. Mais il est vrai que l'école Saint Pierre n'a pas vocation d'orphelinat pas plus que de recueil de pupilles de la Nation. Néanmoins j'assume, sans sourciller, mes quartiers de noblesse moins élevés en tant que fils d'un ouvrier du service d'eau de la ville de Nantes, mort des suites de ses blessures de guerre. Ma mère, pour élever ses cinq enfants, prendra la relève au travail en qualité de cuisinière dans un restaurant municipal. Mais un jour, alors qu'elle se rend justement à celui-ci, un tramway la fauchera.

Plus tard, dans quelques mois, un nommé Lebot perdra ses père et mère lorsqu'un chapelet, de bombes américaines égarées tombera

dans le bas de la rue Crébillon (sans doute dans le bombardement du 24 juin 1944). Cet événement ne me laisse pas insensible car c'est à quelques centaines de mètres de là, place royale, que ma mère a été tuée.

Des noms de camarades il ne m'en reste pas beaucoup en mémoire. Peut-être : les frères Pinson – les frères Billard – Mathis – Pelletier – Friant – Jallier - Cordier, Jean, parce qu'il était le rossignol de la chorale. Je retrouve une tête vaguement connue en la personne de Donatien Rimbaut. La mère de ce dernier tenait une épicerie dans la rue Saint André et il allait à l'école Saint Clément, une authentique école chrétienne cette fois, dont l'entrée était aussi rue Saint André. Nécessairement nos chemins se croisaient souvent mais nous n'étions pas des camarades au sens relationnel du terme.

Par exception qui veut que tous les élèves soient des pensionnaires complets, il y aura aussi au moins deux externes en voisins dont Lucien Guillard, que j'aurais l'occasion de revoir en 1995, et un garçon du Vigneau, annexe du Pont-Piétin.

Avancer que la propriété où est réfugiée l'école Saint Pierre est magnifique ne serait pas suffisant. Le parc et le château rivalisent de beauté et d'espace. Le joyau et l'écrin se valent. Il y a bien là de quoi se débattre pour un groupe d'enfants et d'adolescents.

L'ensemble, qui dépasse des centaines d'hectares avec les fermes et les villages environnants, est la propriété du marquis de Lareinty-Tholosan. Un personnage mythique dont les habitants locaux nous racontent qu'il atterrissait avec son bombardier dans l'allée centrale de la propriété ?

Cette famille, déjà propriétaire du château de la Groulais (un ancien fief des Rohan Rohan), près de l'agglomération de Blain, a fait construire, dans les années 1888/1889 un immense château, de type renaissance, en bordure de l'Isac canalisé. La même année est construite une spacieuse chapelle avec crypte funéraire, à l'entrée de la propriété. Juste en face, à 100/200 mètres existe aussi une gentilhommière du XV° siècle avec une petite chapelle protestante conciliaire (parait-il ?).
En dehors de ses heures de gloire le château a du recevoir de force, pendant la grande guerre, les Anglais, les Américains. La guerre de 1939/1945, verra se répéter l'histoire avec les Anglais, les Allemands, les réfugiés divers, les Américains. Il faut dire que l'immense forêt du Gâvre n'est pas loin et que, par destination, celle-ci a servi à y répartir de multiples dépôts de munitions qui arrivaient par le canal et y était acheminées par des lignes de chemin de fer du type Decauville.
Le nom composé Pont-Piétin est probablement dû à des circonstances de lieux. Il a pu, dans le passé, y avoir un pont franchissant l'Isac qui aujourd'hui prête ses eaux au canal de Nantes à Brest. Mais il ne manque pas, non plus, de ponts sur la propriété elle-même. Quant au piétin il représente une nécrose du pied du mouton et, au niveau céréalier, une maladie particulière du pied de tige du froment. Toutefois le sens de bâton fourchu est encore attesté au XVI° siècle.
Pour l'heure le château est fractionné en salles de classe, en dortoirs et en réfectoires.

L'école Saint Pierre est sous la haute main des frères de Saint Jean Baptiste de la Salle, dont le siège est à Ploërmel (Morbihan). Ce ne sont peut-être pas des jésuites mais ce ne sont pas non plus des plaisantins. Leur magistère est sans équivoque. Le recul et l'expérience me confortent dans l'idée qu'ils étaient de sacrés bonhommes. Ils étaient à la fois nos instituteurs et nos nourrices. De jour comme de nuit ils étaient là. A leur mission principale d'enseignant, dans laquelle ils excellaient, s'ajoutait toujours un rôle important comme l'infirmerie, l'économat, responsable de chorale etc. Ils étaient aussi d'excellents animateurs de nos temps de loisirs et de nos récréations.

A cela on peut ajouter que leur état de religieux les astreignait à des périodes de prière et de recueillement. Leurs nuits devaient être courtes. Seul avantage en leur faveur ils ne possédaient pas la prêtrise et comme tels s'épargnaient, sans doute, quelques inconvénients supplémentaires. Ceux qui, plus tard, les remplaceront et prétendront faire aussi bien, seront loin du compte.

Le plus souvent ces religieux sont connus sous l'appellation de frères à quatre bras ! Ceci simplement en raison d'une cape jetée sur l'épaule, comme un pallium romain, sans que jamais les bras ne soient engagés dans les manches. Sans admiration naïve, car j'ai eu aussi de bons maîtres à école laïque, je pense que leur héritage n'a pas dû être facile à assumer.





La façade principale, au Sud





Les Ponts du Pont-Piétin sur la rivière Isac.

En attendant j'ai eu droit au coup classique de l'élève qui arrive d'ailleurs. C'est à dire que l'on me décale d'une classe vers le bas. Comme personne ne se souciera de mon avenir, mon certificat d'étude est compromis. Trop heureux d'avoir échappé à l'avenir de garçon d'étable, je ne proteste pas. Je suis affecté à la classe du frère Désiré de Jésus. Comme je suis relativement grand pour mon âge, je deviens d'emblée le grand blond de la classe au frère Désiré.

Le programme de la semaine est sans surprise. Toilette - petit déjeuner – messe - classe - récréation – déjeuné - classe – étude surveillée – soupé

– dortoir – prière - couché. Prière comme il se doit en rentrant en classe, au réfectoire, avant de se coucher. . .
Le dimanche est à plein temps. Communion – petit déjeuner – messe – vêpres – salut du Saint Sacrement – Et, pour couronner la soirée, nous chantons le Salve Regina sur le parvis du château. Considérant que la chapelle est à environ 800 mètres du château, on peut dire que le dimanche est un jour d'exercice physique intense ! Nous allons en colonne par deux mais avec le droit de parler en principe.



Près du Vigneau, la chapelle du Pont-Piétin, à sa période de gloire.

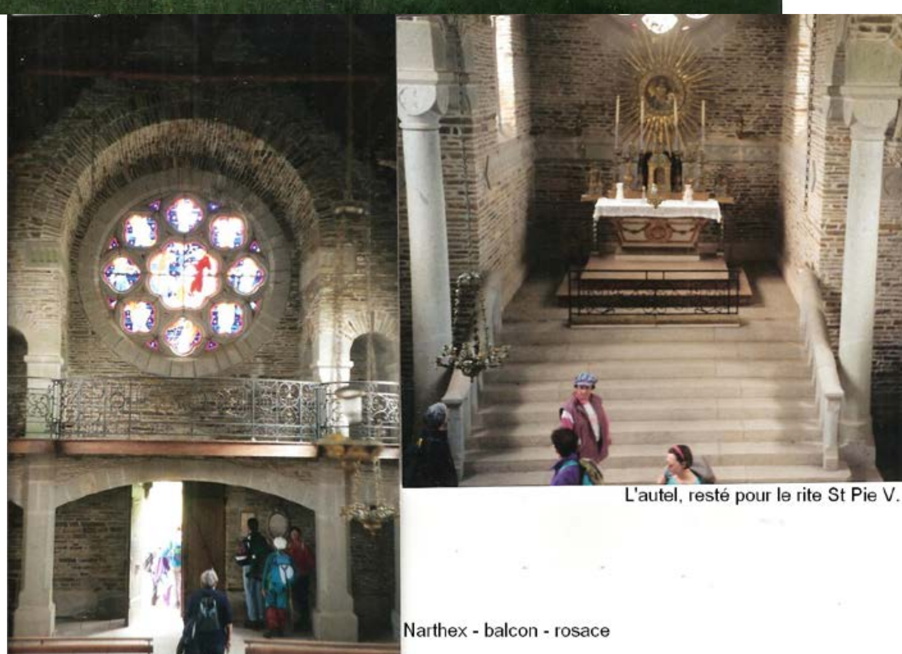


Aujourd'hui tragiquement abandonnée – la crypte funéraire a été vidée !



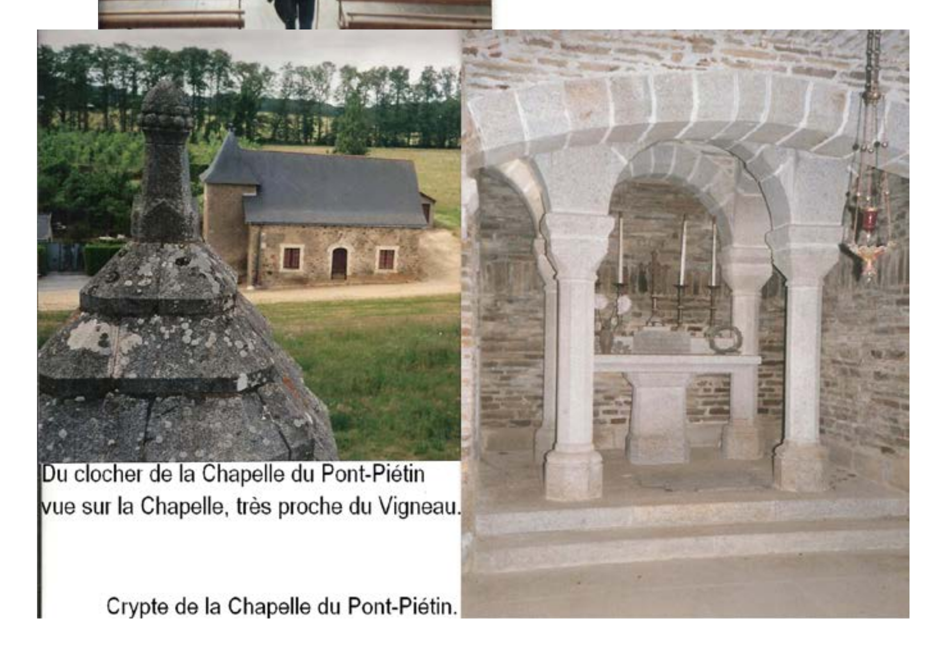
Juin 1996

Visite par un groupe de randonneurs de Nantes-Doulon (Association de Quartier de Doulon) dont je suis le guide occasionnel.



L'autel, resté pour le rite St Pie V.

Narthex - balcon - rosace



Du clocher de la Chapelle du Pont-Piétin vue sur la Chapelle, très proche du Vigneau.

Crypte de la Chapelle du Pont-Piétin.



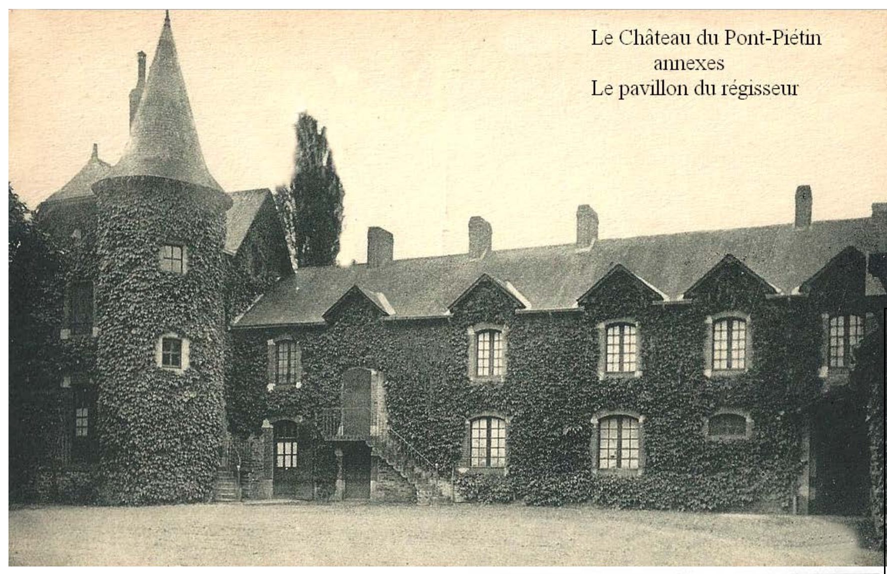
Tout près de là, la gracieuse chapelle, dite protestante conciliaire, est devenue une remise !

Il y avait fréquemment des messes solennelles et majestueuses grâce à la présence des pères franciscains de Nantes (place Canclaux), réfugiés dans les annexes du château, dans le pavillon du régisseur et les communs. Il arrivera même plusieurs fois que des jeunes religieux fassent leur première messe dans la chapelle du Pont-Piétin avec toutes les solennités requises.

Parmi les franciscains il en est un que je connais ! Invoquer une quelconque parenté serait excessif. Il s'agit du cousin germain d'une tante par alliance. Ce moine, le père Hugues Vincent, est un éminent archéologue de la terre Sainte. Mais, pour l'heure, il est bloqué en métropole par les circonstances de guerre. Plus tard je retrouverais son nom dans des documents scientifiques. En attendant je ne manque pas une occasion, histoire d'épater les copains, d'aller le saluer et d'échanger quelques mots.



Au départ de la façade Sud, l'allée conduisant aux communs.



Pavillon du régisseur qui a échappé à la pioche des démolisseurs

◄ **façade Nord**

Cette annexe constituait le refuge des Franciscains de Nantes. Notre salle de cinéma était dans le grenier de ce bâtiment.

◄ **façade Sud**



La vie de château n'implique pas forcément un confort excessif ! Le chauffage par exemple fait défaut. Le chauffage central n'existe pas dans notre majestueux logis. Quant aux immenses cheminées aptes à faire cuire un bœuf en entier, nous n'avons jamais eu l'occasion de les voir fonctionner.

Le château est alimenté en eau par l'intervention d'une énorme éolienne implantée dans les communs (Selon des informations ultérieures = marque Bollée à colonne – type A 148 - démontée). Lorsque le vent est faible il nous arrive souvent d'aller tourner l'énorme manivelle à bras où il faut se mettre à deux. Cela fait partie des loisirs. Le summum est tout de même de pouvoir grimper sur le balcon en haut de l'éolienne. Mais cela n'est pas vraiment autorisé.

La toilette des élèves se fait dans une salle sous l'escalier majestueux. Un simple tuyau, aménagé ponctuellement d'une multitude de petits trous, assure plusieurs postes de toilette.

L'eau chaude n'est pas encore inventée pour ce type d'exercice, mais il en est probablement de même dans tous les foyers à cette époque. Une fois par semaine nous avons droit à un bain dans une immense bassine de tôle galvanisée, sous le contrôle des femmes de ménage.



Aspect du château pris du Nord-Est – à gauche on aperçoit X l'éolienne (1) dominant les toits des communs – au premier plan une boire.

(1) marque Bollée – type A 148 à colonne du modèle ci-dessous– aujourd'hui démontée.





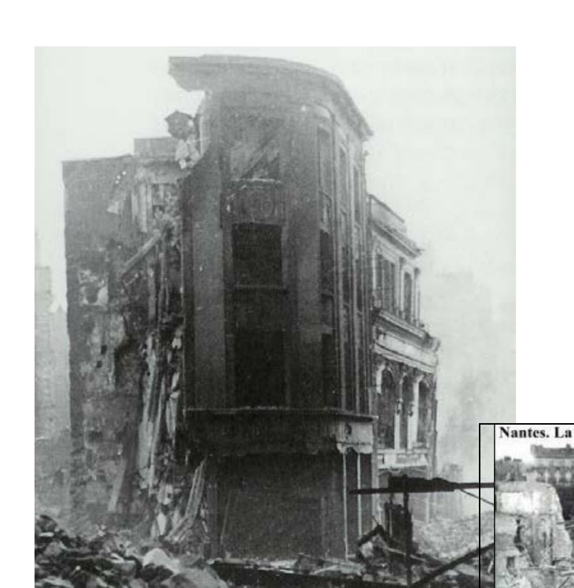
elle était impressionnante

Notre alimentation ne m'a laissé aucun souvenir particulier. C'est donc qu'il n'y avait pas à récrier. C'est le frère Damien qui remplissait le rôle d'intendant. Cela ne devait pas être une sinécure en période de guerre, avec des tickets de rationnement qui ne suivaient pas forcément leurs titulaires. Heureusement les relations sont bonnes avec les fermiers des alentours. Souvent nous allons, par bandes, prêter main forte lors des grands travaux et pour le ramassage des pommes.
Les repas se passent dans le silence. Des élèves, à tour de rôle, sont désignés pour donner lecture de la vie du Saint du jour. A la suite de quoi nous est présenté un récit d'aventure.
La literie est sommaire et, le plus souvent, il s'agit de châlits prélevés sur un stock laissé par les Anglais dans trois hangars installés près du château. "L'ébénisterie" est tout simplement composée de planches sommairement taillées et de grillage cloué qui empêche la paillasse de toucher le sol.
A Noël nous ne sommes que quelques-uns à rester au pensionnat. Ceux que les parents n'ont pas pu prendre, et moi-même. A défaut de père Noël, les rois mages m'apporteront une orange, chose rare à cette époque, un Jésus en sucre, et une sorte de petite bande dessinée à thème biblique.
Ma situation particulière me vaut évidemment d'être le seul à ne jamais recevoir de courrier, de visite, de colis. Cela ne me

traumatise nullement, sauf peut-être pour ce qui est de ne rien savoir de mes frères et sœurs dispersés dans la nature. Par deux fois le frère Désiré m'apportera un colis. Sans doute prélevé, avec leur accord, sur les colis des autres.

Un jour le frère Dieudonné nous quitte et c'est le frère Camille, que pour de bonnes raisons nous appelons le rouquin, qui le remplace. Ce frère est un impétueux, un sanguin, mais jamais nous n'aurons à nous en plaindre.
Ainsi passe le temps, ainsi va la vie de château bien réglée, sans soucis autres que ceux relatifs à la scolarité. Je me montre très bon élève et mon classement est toujours situé dans les trois premiers. Sans soucis jusqu'au jour où la guerre va se rappeler à nous.
Souvent des formations de bombardiers américains survolent notre refuge. Les frères nous rappellent à l'ordre lorsque nous manifestons trop notre joie "**mais malheureux ils vont peut-être bombarder notre bonne ville de Nantes** " ! Le troisième couplet de « *l'hommage à Marie* » du frère Damasse-Marie (Directeur) musique du frère David, implore ......

« Protégez la cité Nantaise des horribles bombardements » (voir in-fine).



A Nantes, une vue de la rue du Calvaire, nom sans doute prédestiné, revue et corrigée par les bombardiers Américains ◄

La rue Boileau où mon frère Paul et moi avons été ensevelis un moment. Nous avons pu nous en sortir seuls avec un minimum de dégâts ▼

Nantes. La rue Boileau après le bombardement. X à peu près l'emplacement où je me trouvais

Le 6 juin 1944, une T.S.F indiscrète et le bouche à oreille nous apprennent le débarquement des alliés en Normandie. Curieusement quelques familles viennent instantanément récupérer leurs rejetons. Comme si, à priori, nous étions plus exposés là qu'ailleurs, alors que des centaines de kilomètres nous séparaient de la zone des combats ! Ces gens avaient-ils la faculté de voyance, pouvaient-ils deviner la suite des évènements ?

Tout en profitant pleinement des congés scolaires, et alors que, de fait l'école Saint Pierre s'est transformée en colonie de vacances, nous suivons, autant que possible, la marche des opérations.



La façade Nord. Côté canal de Nantes à Brest.

Nos occupations battent leur plein : grand air dans le parc et sur les bords du canal – pèche – baignade, c'est d'ailleurs là que j'apprendrais à nager – navigation à rames - nettoyage d'une petite boire près de ce que nous appelons l'île aux bambous – participation aux travaux des fermes voisines et à l'entretien du potager – promenades et jeux dans la forêt du Gâvre – excursions dans les bourgs environnants : Blain – Bouvron – Fay de Bretagne – St Omer de Blain etc…
Au mieux nous suivons les informations sur la guerre. Les alliés percent les défenses Allemandes d'Avranches et de Pontorson. Le 4 août ils sont à Rennes et le 12 pénètrent dans Nantes. Et pour nous, les Blinois d'adoption, rien ne semble se dessiner?



Lieux de détente privilégiés, les bords du canal de Nantes à Brest (exactement à l'endroit où j'ai appris à nager).



L'île aux bambous et la boire du Pont-Piétin (rivière Isac).

L'agglomération de Blain, pour autant que je sache, est libérée par les résistants au grand dépit des Allemands qui jurent de se venger. Les plus grandes craintes assaillent les autorités locales au point qu'elles feront une démarche auprès des alliés qui ont stoppé leur avance au niveau de

Châteaubriant. Après quelques réticences ceux-ci avancent mais ne dépassent pas l'agglomération de Blain.
Donc le Pont-Piétin n'est toujours pas libéré. Pire même, l'histoire nous l'apprendra, les Allemands organisent un point de résistance large autour de la base sous-marine de Saint Nazaire avec une force de 30.000 hommes environ. Cette zone ne sera libérée qu'avec la signature de l'Armistice 9 mois plus tard. Saint Nazaire sera la dernière ville d'Europe à être libérée (Voir documentation in fine)
Chaque jour nous nous attendons à voir surgir l'armée des libérateurs. Mais rien ne vient. Même le libre service baignade que nous offre le canal ne suffit pas à calmer notre impatience. Le préfet de discipline, le bouillant frère Camille décide d'aller aux nouvelles. Il reviendra désappointé. Les troupes américaines sont campées à Blain et leur position la plus avancée consiste en un barrage installé au sud du canal au niveau de la Groulais. Soit au moins à 4 kilomètres de notre château-refuge. Par la force des choses, nous voilà dans le no man's land entre les deux lignes de front.
Maintenant les Américains sont à Nantes et certains d'entre nous clament qu'il vaut mieux faire notre valise et y partir. Erreur, nous hurle le frère sous-directeur, les Allemands ont encore été vus dans la rue de Vertais hier !
Sans doute conscient du danger que courent ses

pensionnaires, le frère directeur, à son tour, se rend à Blain. Il en revient dans une jeep américaine qui sera accrochée par les Allemands. Peu de temps après une patrouille U.S fait son apparition dans notre environnement et nous nous croirons libérés. Encore une erreur qui a failli nous être fatale. Nous voilà partis à organiser une fête de la libération avec salut au drapeau et Marseillaise alors que, à quelques dizaines de mètres sur l'Ouest et dans les fourrés derrière les communs, une troupe d'Allemands nous observe attentivement. Nous aurons vite fait de rectifier la situation.

Presque parallèlement, de l'autre côté du château vers le lieu dit le gué Ladret, une autre patrouille est repérée. Les jours à suivre les accrochages et les canonnades se multiplient, parfois dans le parc même du château. Au Nord c'est le canal de Nantes à Brest qui délimite les zones réciproques des belligérants. Les patrouilles des deux camps se rencontrent ou se feintent (Américains – FFI – résistants de la zone non libérée – Allemands)

Jepp est la phonétique des initiales G.P de *général purpose*. C’est un véhicule tout terrain à quatre roues motrices le plus souvent employé pour les missions de reconnaissance et de liaison.





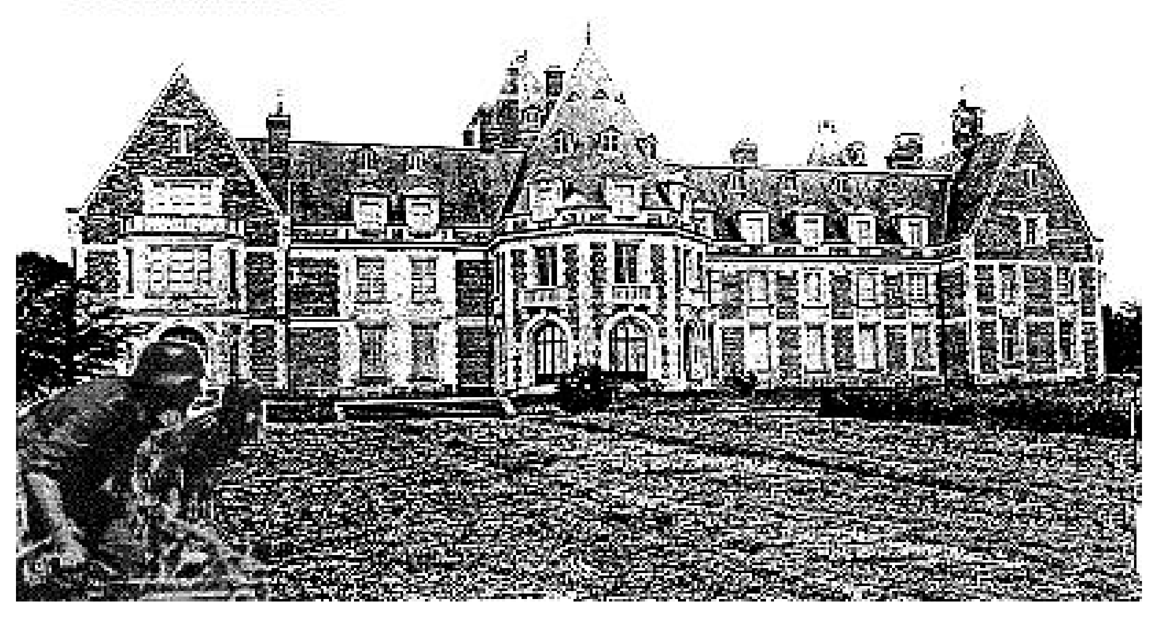
Dans les fourrés des personnages inquiétants nous observent.

Fini pour nous les baignades, les promenades en forêt ou dans le parc. Nous devons nous contenter de rester dans l’environnement immédiat du château. Et encore que, souvent, les frères jugeront prudent de nous faire descendre dans les caves du château.

Une nuit, un commando Allemand franchit le canal et dynamite l’église de St Omer de Blain en tant que potentiel poste d’observation. Tout comme plus tard, et pour les mêmes motifs, les américains écraseront l’église de Bouvron avec leur artillerie.

Le 16 Août un fort contingent d’Allemands encercle le château. Alors que nous sommes au réfectoire nous les voyons prendre une position défensive plus particulièrement face au canal dont la levée de terre relative au chemin de halage constitue un angle mort dangereux.

Reconstitution 2003



Les Allemands encerclent le château.

Au début tout se passe bien. Seuls quelques-uns pénètrent dans le château où un dialogue s'établit avec les frères. Puis, soudain, ils investissent le château et hurlent des ordres rauques que nous ne comprenons pas pour la plupart. Sur leurs injonctions, les frères nous regroupent dehors sur la façade sud. Apparemment ils recherchent quelqu'un et perquisitionnent le château du haut en bas. Le frère directeur n'est pas présent à ce moment là et ce serait justement lui qu'ils rechercheraient pour avoir servi de guide aux américains disaient-ils ?

Des directives nouvelles nous conduisent à nous aligner sur trois rangs dans l'allée Ouest du fer à cheval qui dessert le château ? Soudain, face à nous, les Allemands disposent une

arme lourde du type mitrailleuse. Plus tard, mon expérience militaire m'apprendra qu'il s'agissait d'une M.G 42. Nous nous demandons où ils veulent en venir. Le visage patibulaire du tireur, qui prend sa place derrière l'arme automatique, ne laisse rien présager de bon ! Le frère Désiré circule dans le groupe pour rassurer les pensionnaires. Allons-nous être fusillés ? J'imagine, hélas, ce que veut dire «être fusillé» car une collègue de travail à ma mère (Madame Grassineau) était la veuve d'un des quarante huit otages exécutés de Nantes-Chateaubriant pour venger la mort du colonel Allemand Hotz.

Le drame d'Oradour/Glane est déjà consommé mais, heureusement, nous n'en avons pas connaissance.

J'ignore à quoi peuvent songer mes camarades à ce moment là. Personnellement je pense plus particulièrement à mon père, déjà mort de la guerre depuis longtemps, et à ma mère, tuée il a un an presque jour pour jour (le 18 Août 1943). Ma mère, veuve de guerre, me parlait sans concession des Allemands, plus souvent appelés « les boches ». Je l'entends encore chanter haut et fort, selon une chanson de l'Est de la France,

« Je ne donne pas mon lait au fils d'un Allemand ».

De même il est resté gravé dans ma mémoire sa rage folle lorsque les Allemands sont arrivés à Nantes. A cette époque elle tenait en dépannage une petite épicerie dans la rue de

l'Emery au centre ville. Pour rentrer à notre domicile, à Saint Donation, il nous fallait traverser la place Louis XVI (Maréchal Foch). Là, je l'ai vu blêmir en constatant que des sentinelles Allemandes avaient remplacé les petits troufions Français à l'Hôtel du 11° Corps qui venait d'être promu au rang de « kommandantur ».

Tout près de là, derrière la porte Saint Pierre et au niveau du chevet de la cathédrale, un soldat Français brisait des fusils. Prenant une arme dans un tas de fusils neufs il brisait les crosses à la volée sur la bordure du trottoir et jetait l'arme ainsi brisée dans un autre tas. Sans doute que ce protocole devait faire partie des conventions de déclarations de Nantes ville ouverte.

Ma mère n'a pas pu s'empêcher que d'inciter le soldat vaincu à s'enfuir ! Seule l'approche d'une patrouille Allemande, la crosse menaçante, la déterminera à suivre son chemin.

Il est tout de même heureux que les évènements internationaux, qui suivront cette difficile période, aient adouci les mœurs entre pays voisins ! J'en ferais moi-même l'expérience quelques années plus tard en étant à mon tour soldat d'occupation en Allemagne, à mon retour d'Indochine où, dans les combats, j'ai dû souvent cohabiter avec ces mêmes Germains portant cette fois le képi blanc !

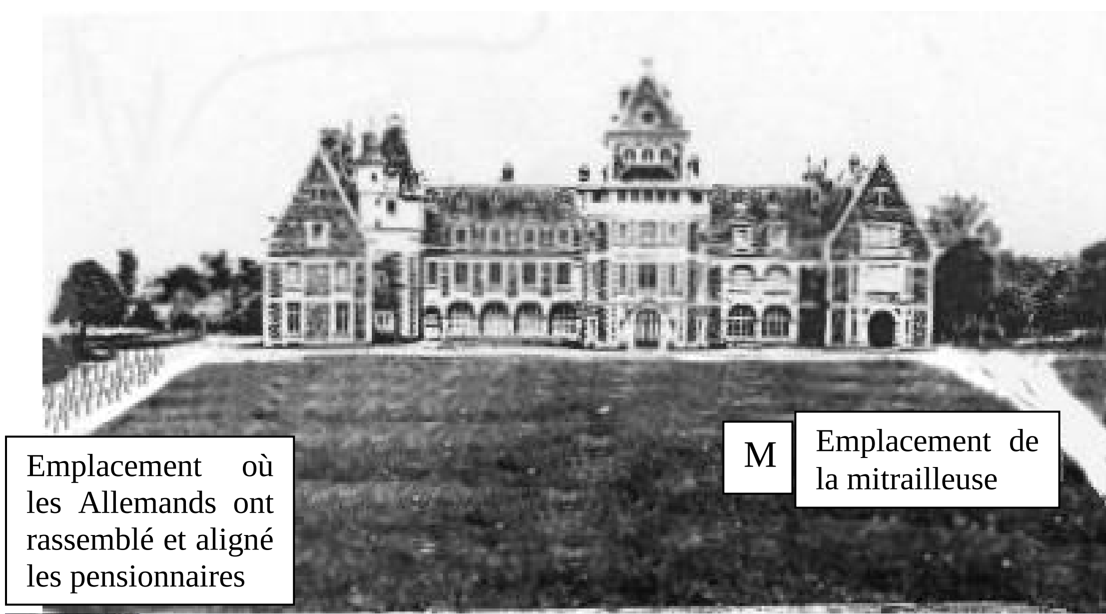
Combien de temps resterons-nous ainsi dans la plus grande incertitude sur notre avenir ? A un moment donné nous verrons des Allemands sortir du château les bras chargés de victuailles. Enfin nous serons libérés et les ennemis disparaîtront, comme ils étaient venus, dans les bosquets vers l'Ouest.

Personne n'a été arrêté bien que, parmi les jeunes séminaristes qui nous encadraient, certains étaient (certainement) réfractaires au S.T.O, peut-être même des résistants ? En revanche, notre ravitaillement a disparu. Les Allemands ont tout raflé, y compris le vin de messe.

Y-avait-il des enfants Israélites cachés parmi nous ? Ce n'est pas impossible. Je sais qu'un nos camarades disait que, s'il était contrôlé physiquement par les Allemands, il était perdu.

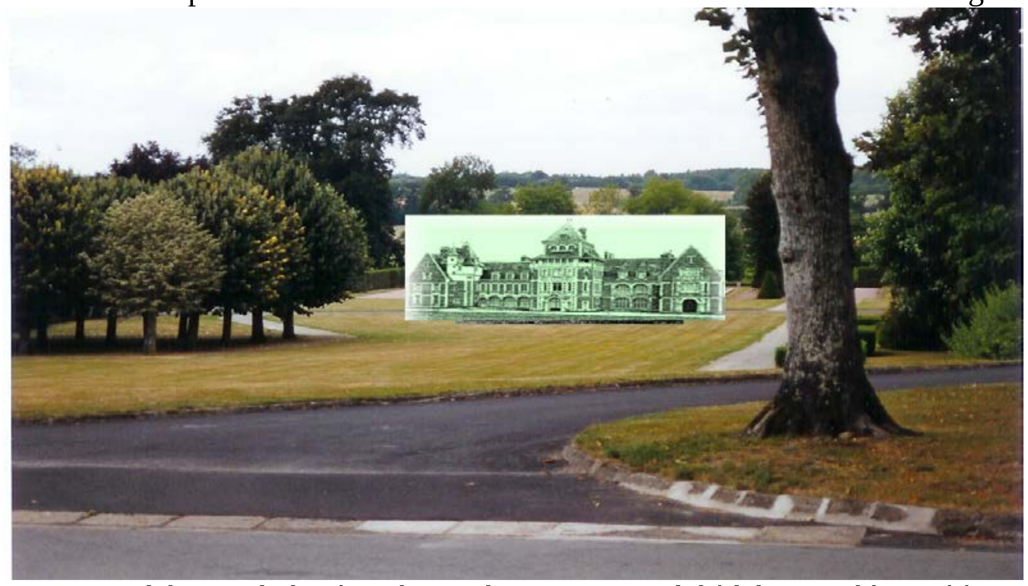


La façade Nord et, au centre, le réfectoire panoramique par où nous avons vu arriver les Allemands.
(Rez de chaussée)





Disposition des lieux le 16 Août 1944. Cliché pris du lieu où était implanté le château. Le bouquet d’arbres à droite, qui n’existait pas à l’époque des faits relatés, symbolise l’emplacement où les allemands avaient rassemblé les enfants otages.



Vue inverse avec le bouquet d’arbres à gauche. Pour la circonstance un cliché de l’ancien Château a été incorporé.

Peut-être que les guerriers germaniques ont seulement voulu nous faire peur comme le disent courageusement ceux qui n'y étaient pas. Là c'était raté ! Personne n'a paniqué. Mais, que se serait-il passé dans le cas contraire ou si une patrouille adverse s'était présentée à ce moment là... ? Quelle réaction aurait eu le tireur à la mitrailleuse ? Adulte j'ai imaginé que ces nazis, en agissant de la sorte, avaient voulu inciter notre encadrement à se tenir tranquille. Mais ce n'est qu'un avis personnel. La veille, nous l'avons su après, ces mêmes gentils allemands ont fusillés cinq personnes, à S'Etienne de Montluc pas très loin d'ici.
Toutes les troupes débandées de la région, suite à la poussée des alliés, avaient reçu l'ordre de rejoindre et de défendre la base sous-marine de Saint-Nazaire pour former un point d'appui inexpugnable. Elles devaient aussi apporter des vivres. Ce qui explique que ces soldats acculés aient pillé toutes les cantines, les boutiques, les fermes, sur leur passage, dont nos réserves.
Les Allemands de la poche de Saint Nazaire, qui renfermera 130000 personnes, n'ont rien de différent des autres. Leurs rangs comportent aussi des mercenaires de tout poil dont des cosaques réputés pour leur insensibilité humaine, sans parler des S.S. D 'ailleurs ceux-ci, à l'Armistice, refuseront de se rendre aux troupes Françaises. Jusqu'à la fin ils commettront des exactions et n'hésiteront pas à se livrer à des exécutions.

Dès le lendemain deux half-tracks, de l'infanterie portée Américaine, viendront nous chercher. Nous prendrons la route de Blain comme si de rien n'était, comme pour une simple promenade. L'urgence fait que nous partons tel que, sans bagage. Les engins semi-chenillés restent derrière nous en protection jusqu'à l'entrée de Blain, puis ils nous dépassent. Au niveau de la Groulais, des soldats américains écartent le barrage de mines antichars pour nous laisser passer et entrer dans la ville. Ouf nous avons eu chaud !

Ci-dessous la redoutable mitrailleuse légère allemande dite MG 42 qui nous a menacés – A droite : Half-track U.S d'infanterie (10 hommes et une mitrailleuse de 7,62).





Petit à petit le front va se stabiliser, la poche va se fermer par un apport de bataillons F.F.I et de régiments français reconstitués. Mes deux frères feront partie de ces troupes mais je ne l'apprendrais que beaucoup plus tard (à la retraite !).

Nous sommes maintenant installés dans l'école libre de Blain. Nos promenades dans l'environnement recommencent. Plusieurs fois nous irons au château de la Groulais. Contrairement à ce qui s'est écrit je n'y ai pas vu de canons.

Peut-être que le P.C tir y était installé ce qui est autre chose? La violence des coups de départ n'aurait pas manqué d'ébranler les vénérables murs. Mais il semble me souvenir qu'une batterie de 105 HM 2 (que j'aurais bien l'occasion de connaitre par la suite) était en position sur la berge nord du canal de Nantes à Brest.



Le château de la Groulais, à Blain. A gauche le bâtiment dit « le logis de la Reine » qui sera longtemps le juvénat des frères De Saint Jean Baptiste de la Salle de la région Nantaise.

Quelques jours après, le front étant provisoirement reculé, je retournerais au Pont-Piétin. Les frères ayant demandé des volontaires pour aller chercher des vêtements indispensables pour les plus petits, je lèverais la main. Avec un nommé Pelletier, de la classe du frère Damien, nous irons au château. Nos responsables nous recommandent de prendre le chemin de halage qui borde le canal et de faire en sorte d'être toujours bien visibles, sans courir et sans jamais adopter une attitude pouvant prêter à équivoque.

En face du château il nous faut chercher la chaîne coulée qui nous permettra d'approcher la barque rangée sur l'autre rive.

Sans encombre nous pourrons entrer dans le château, puisque nous en avons la clé. Après avoir rassemblé les affaires voulues nous repartirons par le même chemin sans rencontrer la tête d'un ennemi ou d'un soldat ami.
Quelques jours plus tard mes camarades prendront la route de Nantes, vers leur famille, alors que moi-même je serais mis, par le frère Désiré, dans un camion qui me descendra à Tréffieux. A nouveau je reprends le chemin de Sion-les-Mines où mon autorité de tutelle, qui y est réfugiée, m'attend et, sans état d'âme, me replacera en ferme.
A la sortie Nord de Treffieux, à peu près où j'avais été contrôlé par les Allemands, il y a des traces de combats et des carcasses de véhicules blindés.

Désormais il me faudra encore batailler dur, pendant un an. Puis un jour, quand-même, je serais placé, à Saint Julien de Concelles, chez un forgeron maréchal, en vue d'y apprendre le métier. Ce n'est pas vraiment le chemin du lycée ni de l'université que je souhaitais, mais c'est mieux que rien. De toute façon c'est à prendre ou à laisser. En fait je ne mettrais les pieds en Université que passé trente ans, après bien des pérégrinations, et en tant que travailleur étudiant.
Ce n'est que 8 mai 1945 que la région sera libérée. La reddition des troupes Allemandes de la poche de Saint

Nazaire se fera officiellement à Bouvron, une commune voisine, le 11 Mai 1945. Au cours de cette cérémonie le général Allemand saluera les généraux Américains mais n'aura pas la même délicatesse pour le général Français.

Je reverrais le Pont-Piétin dans les années 1952/1953. J'y suis allé, comme en pèlerinage, au début de mon mariage. Je tenais à présenter, à ma jeune épouse, ce qui avait été mon petit coin de paradis mais qui aurait pu devenir mon tombeau.

Je ne parlerai jamais à personne, pas même à mon épouse, de la finale quasi-dramatique de ce séjour au Château du Pont-Piétin. Mais, à la retraite, et dans le cadre d'une randonnée pédestre, nous passerons à l'emplacement en question. Soudain un compagnon de marche s'exclame **« c'est là que les allemands voulaient nous fusiller »**. Il s'agissait d'un camarade de classe, nommé Friant, que je n'avais pas reconnu. (Aussi de la classe du frère Désiré).

Traces de canonnades dans la lanterne.



A cette époque il a encore fière allure le château malgré ses blessures et les outrages. Mais il a été plus ou moins pillé par les uns et les autres. Les fermes environnantes ont été vendues aux agriculteurs. Le château et le parc appartiennent désormais au département.
Le château n'est pas jugé suffisamment en état pour être converti en hôpital psychiatrique. Il sera impitoyablement rasé. Seuls le cottage Normand et la chapelle seront épargnés. Le dieu des châteaux ne devait pas être d'accord car la démolition du Pont-Piétin a entraîné une mort d'homme par écrasement d'un des démolisseurs.
Depuis 1960 un hôpital psychiatrique départemental est installé sur la propriété.
En 1995, la commune de Blain à l'occasion du 50° anniversaire de la fin de la guerre, organisera une veillée témoignage. Curieusement moi, le rapporté, serais le seul à représenter les pensionnaires de l'école Saint Pierre de Nantes réfugiée au Pont-Piétin ?
Pour moi, mis à part la phase finale due à l'occupant Allemand, le passage au Pont-Piétin a été une éclaircie dans mon enfance et mon adolescence pas toujours facile à vivre.
Je profiterais un jour d'une visite à Blain pour aller me recueillir au petit cimetière de la Groulais où reposent, dans la plus grande modestie, nos frères du Pont-Piétin parmi leurs coreligionnaires.

Sans le savoir les frères Cougoulat étaient tous les trois sur la poche de Saint Nazaire :

Claude : 13/14 ans au moment des faits. Pensionnaire à l'école Saint Pierre de Nantes réfugiée au château du Pont-Piétin, Commune de Blain.

Jean Claire 20 ans. Soldat au 9° Escadron du Train des Equipages. Son unité est très mobile sur les poches de St Nazaire et Lorient.

Paul 18 ans. Soldat au 6° bataillon F.F.I secteur de Cordemais. Puis 32° régiment d'Infanterie.

Extrait du Bulletin "Rosmadec St Pierre" Janvier 1965

prétations du jour, telles celles du verset de l'Alleluia, cette note élevée, coup de poignard dans l'agneau.

N'a-t-il pas vibré aux cours des grandes cérémonies de la Cathédrale ? Quel plaisir n'a-t-il pas éprouvé et fait partager en écoutant les interprétations soignées du chant grégorien par les hommes de la Maîtrise ! Toute sa sensibilité angevine et artistique étincelait alors. Jusqu'aux dernières semaines de sa vie, ce chant grégorien (que Dieu nous le conserve !) a été pour lui une piété joyeuse et vécue.

Replié à la chère maison de la Groulaie, en Blain, cet homme si bien charpenté n'y connut, depuis son opération, que la marche restreinte, soutenue par l'heureuse invention de la canne. Le Missionnaire d'Extrême-Orient, malgré les années qui comptent double, se rendait d'un endroit à l'autre. En 1964, l'allure perdit de sa régularité, ce qui faisait dire à un autre octogénaire, ancien missionnaire des Indes : « Mon Dieu, regardez comme il vieillit ! »

Le 14 Juillet, la respiration devint plus saccadée. Il mourut le 15 Juillet. Son rayonnement lui valut, le vendredi 17 Juillet, une très belle assistance à ses funérailles. Répondant au désir du défunt, le C.F. Visiteur, après les dernières oraisons de l'Eglise, fit entonner le Magnificat solennel.

Les élèves — SES élèves — gardent et garderont le souvenir — imagé, sans doute — d'un professeur aimable, disert, un tantinet malicieux, toujours de bonne humeur, mais par-dessus tout, soucieux du bien spirituel de ses grands enfants.

F. DENIS-PAULIN.

X Te souviens-tu ami ? 20 ans déjà !

L'été 1964 fut celui des anniversaires. La presse, la radio, le cinéma, la télévision s'en sont fait l'écho. 1914 : la déclaration de guerre, la Marne. 1939 : la seconde guerre mondiale. 1944 : la libération.

« L'ELAN ROSMADEC SAINT-PIERRE » a voulu, lui aussi, apporter sa modeste contribution à l'HISTOIRE, même petite.

Pierre RACOIS, qui était, à cette époque, élève à l'école St-Pierre, repliée à Blain, raconte brièvement ce que fut cet « exil » et comment il faillit finir tragiquement.

Oui, la rentrée d'Octobre 1943 fut de celles dont un élève peut se rappeler !

A la suite des bombardements des 16 et 23 Septembre, un arrêté préfectoral avait prescrit l'évacuation obligatoire de toutes les écoles de la ville de Nantes vers des lieux moins exposés. C'est pourquoi la rentrée scolaire se fit, cette année-là, non pas rue du Refuge, mais au domaine de Pont-Piétin, sis en Blain et grâce au regretté Fr. Damase-Marie qui connaissait bien ce coin pour y avoir exercé un directorat.

Magnifique propriété au demeurant : château de style anglais dont les nombreuses et vastes salles devinrent classes, réfectoires, dortoirs, car tous les élèves nantais étaient obligatoirement pensionnaires ; immense parc aux ombrages frais, belle terrasse fleurie dominant le canal de Nantes à Brest. Bref, un coin tranquille, en pleine nature, éloignée de toute agglomération (1), où jamais l'un quelconque des belligérants n'aurait l'idée saugrenue d'y venir guerroyer.

L'avenir allait se charger de modifier ce jugement. Nous verrons comment, à la fin de cet article.

***

Malgré les difficultés bien compréhensibles inhérentes à cette rentrée qu'il avait fallu improviser en quelques jours, l'année scolaire fut bonne.

Le corps professoral était composé en grande partie de frères auxquels s'étaient joints quelques grands séminaristes tout heureux, à l'aube de leur vie religieuse, d'apporter leur contribution à l'enseignement chrétien. Heureuse époque !

Nous revoyons, avec une certaine émotion, tous ces hommes si attentifs à notre instruction. Ceux que Dieu a, depuis, rappelé à Lui : le C.F .Directeur Damase-Marie (M. Vannier), le C.F. Damien-Joseph (M. Michel), le C.F. Cajetan (M. Lhomaillé), le C.F. Daniel (M. Chantrel), notre aumônier, M. l'abbé Poirier.

Puis, ceux qui œuvrent toujours, ici ou là : le C.F. Alain, le C.F. Camille, le C.F. Denis Paulin, le C.F. Désiré-de-Jésus, les abbés Jolie, Tessier et Seznec, sans oublier, bien sûr, celui qui avait la

(1) En gros, 40 kms de Nantes. A cette époque, pour y aller, on devait avoir recours, soit aux vélos aux pneus souvent rapiécés, soit aux cars à gazogènes. Au moment de la libération, il fallait quelquefois se camoufler dans un chemin creux lorsqu'on entendait un avion. Certains parents firent une fois le trajet à pied, en deux jours !

Elan

difficile mission de veiller sur l'alimentation de tout ce petit monde et qui, à ce titre, a bien droit à une mention spéciale : le C.F. Econome Damase-Bernard.

Te souviens-tu, ami, de la chapelle, des messes suivies avec foi, du passage de N.-D. de Boulogne, de son triomphe, de l'activité que nous avons déployée pour décorer la route, de la cueillette, en forêt du Gâvre, de la « fregonette », de sa coloration par un bain de chaux en bleu, blanc, rose, du va-et-vient des enfants que nous étions, portant de longues guirlandes.

Rappelle-toi la procession de la Fête-Dieu, se déroulant dans le parc, effleurant au passage les tapis de sciure multicolore tissés de nos doigts. Et le dolmen dressé face au château par les franciscains de St-Nazaire, eux aussi repliés ? Et la confirmation par Mgr Villepelet !

⁂

Les distractions ne manquaient pas !

Te souviens-tu, ami, du monte-en-l'air ? des lumières qui s'éteignaient brusquement ? des Frères chargés des enquêtes, jouant au Maigret ? Et des laitiers, comme nous les appelions, ceux de la corvée (bien douce) de lait, qui, parfois, mettaient si longtemps à faire leur tournée, surtout les jours où les fermiers avaient, plus ou moins clandestinement, tué le cochon ?

Et ces jeux en forêt du Gâvre, ces promenades par Fay-de-Bretagne, St-Omer, Bouvron, Blain, en chantant la « Pont-Piétine », notre chant de marche dont les paroles étaient dues au C.F. David-Raoul et la musique au C.F. Directeur et dont le dernier refrain, dans un élan d'espoir, disait :

Ah ! bonjour, mon vieux Nantes,
Bonjour, la Loire ! C'est nous, tu vois !
Ah ! bonjour, mon vieux Nantes,
Les revoilà, tous tes p'tits gars.

Et ce suave cantique intitulé « Prière à Notre Dame » ?

⁂

Vint la fin de l'année scolaire et, avec elle, le départ d'une partie de nos camarades.

Pour ceux qui étaient restés — car, malgré tout, St-Pierre continuait — la vie fut celle pratiquée habituellement dans une colonie de vacances : plein air, jeux dans le parc, entretien du jardin potager, promenades en bateau sur le canal, les ploufs et les plafs de nos plongeons, le tout bien loin de cette bataille qui piétinait là-bas, en Normandie.

Puis, soudain, tout changea. Le 3 Août, on apprit que l'armée Patton avait percé le front du côté d'Avranches et atteint Pontorson. Le 4, elle était à Rennes, le 6 aux portes de Nantes (2). La ville de Blain était libérée ! mais pas nous ! Elle vint pourtant, cette libération tant attendue, grâce à un détachement américain monté sur jeeps et automitrailleuses, qui eut vite fait, un bel après-midi, de bouter l'ennemi loin de nous. Pont-Piétin libéré ! Vive la France ! Vive aussi notre ardeur à dresser dans le ciel pur un mât haut et clair portant fièrement les trois couleurs de la France.

Alignements impeccables, salut au drapeau, Marseillaise vibrante, tout le monde était là : et les élèves, et les professeurs, et les Pères Franciscains, et les paysans des environs...

⁂

Et aussi les Allemands qui, tapis dans les bois, épiaient la scène... Lorsqu'ils se présentèrent à nouveau dans le parc, on eût tout juste le temps de descendre le drapeau en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et de se mettre à l'abri dans les solides caves du château, car, déjà, la fusillade crachait dans la propriété.

Après une nuit relativement calme, « ils » revinrent en force à l'heure du réveil avec, sur la figure, un je ne sais quoi qui ne laissait rien présager de bon. Ils nous firent tous sortir, élèves et professeurs et, après nous avoir alignés le long du mur, face à une mitrailleuse prête à tirer, perquisitionnèrent le château de fond en comble. Chacun retenait son souffle. N'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient (on sut plus tard qu'il s'agissait du C.F. Directeur, providentiellement absent ce jour-là, qu'ils accusaient d'avoir guidé les troupes américaines), ils firent main basse, selon les bonnes vieilles lois de la guerre, sur toutes les provisions qu'ils purent trouver. Adieu pauvres confitures, œufs, charcuterie ! Adieu notre pain noir ! Adieu aussi le vin de messe de Monsieur l'Aumônier.

Mais, à ce prix, nous étions saufs !

⁂

Américains, F.F.I., Allemands... Allemands, F.F.I., Américains... Nous étions dans le no man's land, à la limite de ce qui allait être, pendant près de 9 longs mois, la « poche de Saint-Nazaire ».

La situation ne s'améliorant pas, nous nous mîmes en route pour Blain. Un char américain, de patrouille dans le secteur, nous prit sous sa protection. A Blain, serions-nous au moins tranquilles ? Même pas ! Les Américains avaient mis leurs canons en batterie dans la cour du château féodal (aujourd'hui juvénat des Frères), les tours du dit château constituant un observatoire idéal pour le règlage du tir. Pour ne pas être en reste, les Allemands, du clocher de Bouvron, guidaient la riposte de leur artillerie. Le résultat de tout ceci fut que nous descendîmes très rapidement dans les caves de l'école qui nous avait accueillis !

Profitant d'une accalmie, nous retournâmes furtivement à Pont-Piétin, pour récupérer quelques modestes affaires personnelles dont nous avions le plus grand besoin. Ce sera la fin de notre séjour. Une fin qui n'avait rien d'une apothéose...

---

(2) Ils ne devaient, cependant, pénétrer dans la ville que le samedi 12, ce qui explique pourquoi les parents ignorèrent ce qui se passait dans la région blinoise.

La route de Nantes étant désormais libre, les parents (3), avisés de la situation, s'empressèrent de venir nous chercher, la plupart à bicyclette.

⁂

Et le château de Pont-Piétin, me direz-vous ? Hélas, situé entre les lignes, bombardé des deux côtés, il subit de tels dégats qu'on ne jugea pas utile, une fois la paix revenue, de le réparer. Démoli, on éleva à la place... un hôpital psychiâtrique !

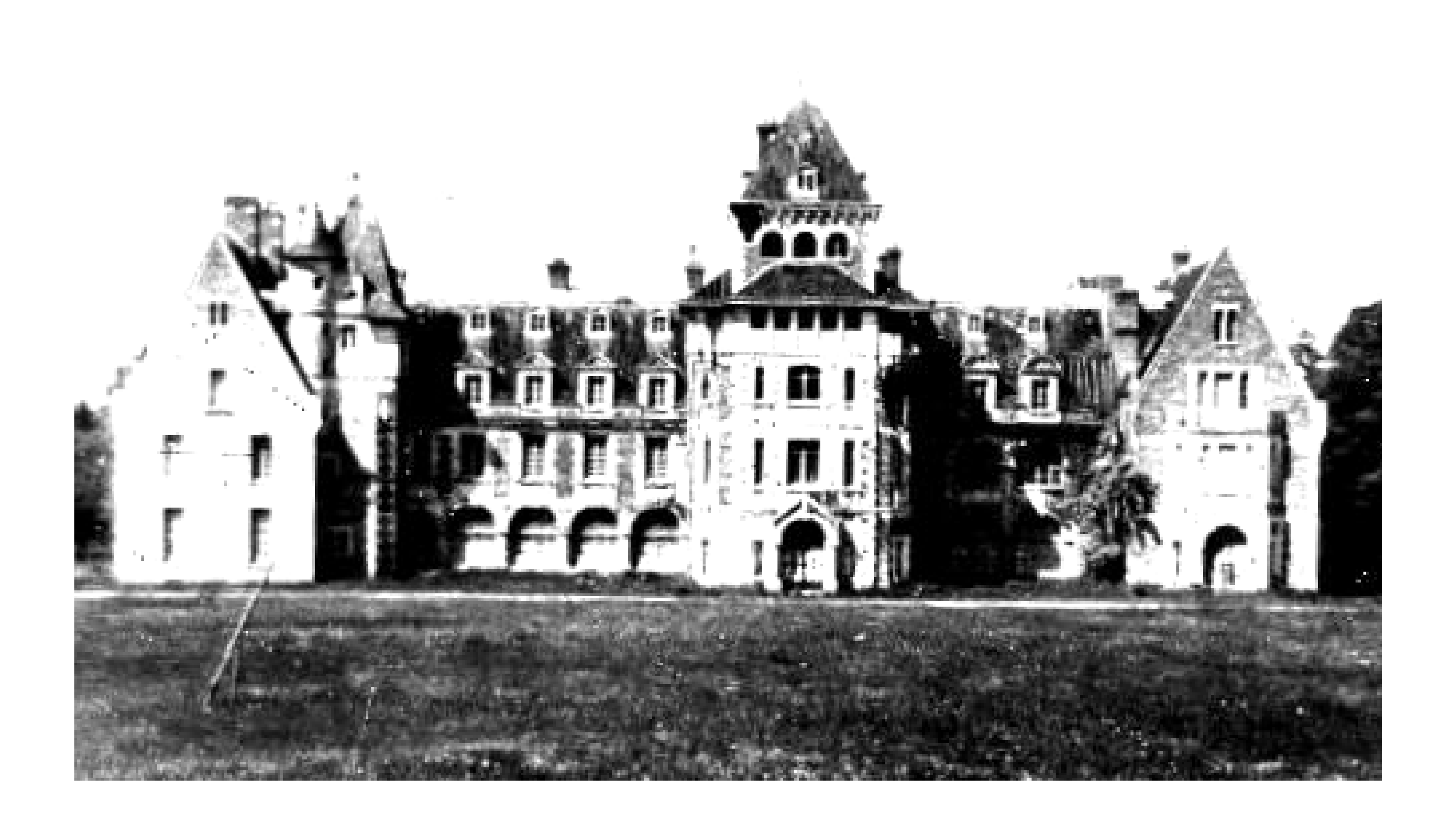
Mais auparavant, grâce aux Frères, et en particulier au C.F. Damien-Joseph, le matériel allait être récupéré. Et, un beau jour de Septembre 1945 les passants du quai Ceineray virent tout le mobilier de l'école débarquer d'un chaland et de grands élèves le transporter, pièce par pièce et à bout de bras, jusqu'à la rue du Refuge !

Une rue du Refuge bien changée puisque les bombardement du 15 Juin, laissant intacte notre chère école, avait par contre, presque entièrement détruit les immeubles voisins de la retraite...

Mais ceci, c'est une autre histoire.

---

(3) A un père d'élève qui se présentait à l'Etat-Major F.F.I., — Ex-Kommandantur, place Maréchal-Foch, à Nantes — pour obtenir un laisser-passer, on répondit : « Un laisser-passer pour Blain ? Pas la peine, on va plutôt vous donner un fusil ! »



Le château du Pont-Piétin en 1953. De toute évidence sa démolition a été une aberration, un illogisme coupable à mes yeux d'adolescent ancien châtelain d'occasion.

Ecole St Pierre de NANTES réfugiée au CHATEAU de PONT-PIÉTIN en BLAIN

année Scolaire 1943-44

LA PONT PIÉTINE

Refrain 1

AU REVOIR MON VIEUX NANTES, AU PONT-PIÉTIN ON N'T'OUBLIE PAS;
AU REVOIR MON VIEUX NANTES, ILS REVIENDRONT TOUS TES P'TITS GARS.

I NOUS AVONS FUI LE FRACAS INFERNAL DES BOMBES MEURTRIÈRES,
NOUS AVONS FUI LE VIEUX FOYER NATAL ET LES RUES FAMILIÈRES;
MAIS PLUS QU'AVANT, O NANTES NOUS T'AIMONS, NOTRE CITÉ SOUFFRANTE,
COURAGE AMIS, OUI NOUS LA REFERONS PLUS BELLE et PLUS VIVANTE.
... Refrain 1

II VOICI LÀ-BAS, DANS UN SITE ENCHANTEUR, UN PARC ET DES CHARMILLES,
LE PONT-PIÉTIN ACCUEILLE DE GRAND COEUR NOTRE VASTE FAMILLE;
NOUS DÉPLOIERONS, DANS L'AIR PUR DU MATIN, NOS ARDEURS JUVÉNILES,
EN NOUS FORGEANT, MODERNES PALADINS, DES AMES PLUS VIRILES.
-- Refrain 1

III DE NOS GRANDS JEUX, DE NOS SPORTS CAPTIVANTS, LA NATURE EST LE STADE,
DANS LE SOLEIL, SOUS LA PLUIE ET LE VENT, EN AVANT CAMARADES.
PAR ST OMER, FAY D'BRETAGNE OU BOUVRON, TANT MIEUX SI CELA COUTE,
JARRETS TENDUS CHANTONS A PLEINS POUMONS, CHANTONS SUR LES GRAND'S ROUTES
--- Refrain 1

IV DANS NOTRE EXIL NOUS REVOYONS SOUVENT DE BIEN CHÈRES IMAGES.
DANS NOTRE EXIL LES LETTRES DES MAMANS NOUS REDONNENT COURAGE.
SI NOUS LANCIONS JADIS NOS CHANTS PIEUX DANS NOTRE CATHÉDRALE,
DU MEME COEUR ICI NOUS PRIONS DIEU, LE SOIR, SOUS LES ÉTOILES.
-- Refrain 1

V NEUVE et SPLENDIDE A L'HORIZON VERMEIL, QUAND POINDRA L'ESPÉRANCE
QUAND CLAQUERONT, FIÈRES DANS LE SOLEIL, LES TROIS COULEURS de FRANCE;
VERS NOS CLOCHERS, VERS NOTRE TOIT CHÉRI, VERS NOTRE VIEUX St PIERRE,
NOUS REVIENDRONS, PLUS FORTS, PLUS AGUERRIS, CLAMANT DE NOS VOIX CLAIRES.

REFRAIN 2 AH BONJOUR mon VIEUX NANTES, BONJOUR LA LOIRE, C'EST NOUS, TU VOIS;
AH BONJOUR mon VIEUX NANTES, LES REVOILÀ TOUS TES P'TITS GARS.

[RÉÉDITION SEPT 95 par André TRAVERSON élève de 1ère en 1943].

ECOLE SAINT-PIERRE de NANTES, réfugiée
au CHATEAU de PONT-PIÉTIN en BLAIN (44)

HOMMAGE à MARIE MAI 1944

PRIÈRE chantée

VIERGE SAINTE Ô TRÈS DOUCE MÈRE,
AYEZ PITIÉ DE VOS ENFANTS,
QU'UNE LONGUE et CRUELLE GUERRE
A SÉPARÉS DE LEURS PARENTS.

GARDEZ NOUS SAINS DE CORPS et D'AME,
ELOIGNEZ DE NOUS LE MALIN,
DU PONT-PIÉTIN NOTRE-DAME
ETENDEZ SUR NOUS VOTRE MAIN.

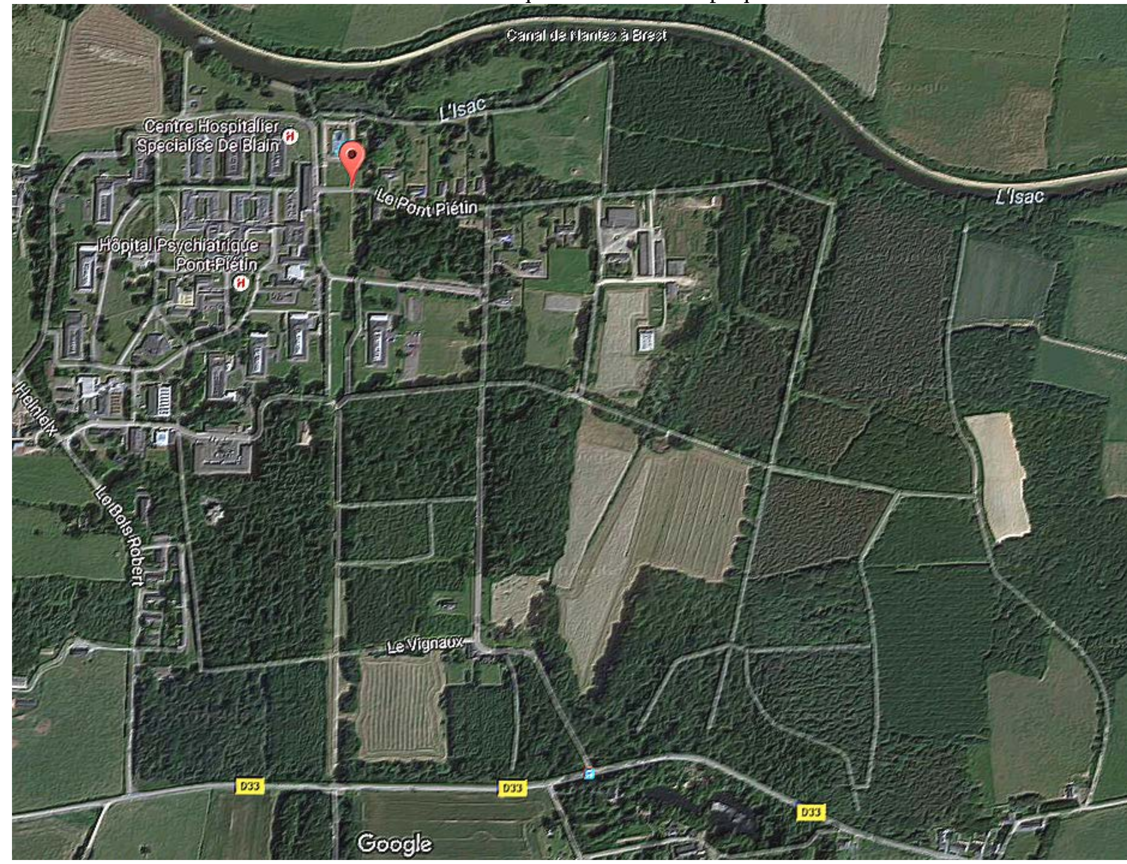
PROTÉGEZ LA CITÉ NANTAISE
DES HORRIBLES BOMBARDEMENTS;
REDONNEZ A L'AME FRANÇAISE
SA FOI - SA FIERTÉ, SON ÉLAN -

OBTENEZ LA PAIX SUR LA TERRE
AUX aux HOMMES de BON VOULOIR;
O VOUS QUI ÊTES NOTRE MÈRE
NE DÉCEVEZ PAS NOTRE ESPOIR
A A MEN

Musique du FRÈRE DAMASE-MARIE (DIRECTEUR,
monsieur VANNIER); paroles du FRÈRE DAVID ..
[RÉ-EDITION SEPTEMBRE 1995 par TRAVERSON André élève de 1ère en 194]



Sensiblement les lieux tels qu'ils étaient à l'époque des faits relatés.



Vendue au Département depuis l954, la propriété du Pont-Piétin (120 hectares) a été aménagée en hôpital psychiatrique. Le château, à l'emplacement de la flèche, a été détruit, l'éolienne démontée. De nombreux bâtiments, hospitaliers – administratifs – domiciles de soignants etc. ont été construits. Aujourd'hui (Nov. 2016) le bouquet d'arbres symbolisant l'emplacement où les nazis avaient maintenu les enfants-otages devant la mitrailleuse, a pratiquement disparu.

Histoire globale du Pont-Piétin

Le centre hospitalier est construit sur le terrain d'une ancienne propriété de 120 hectares nommée le Pont-Piétin.

Il existait sans doute autrefois deux gentilhommières, le Vigneau et le Pont-Piétin. La plus ancienne est le Vigneau, dont certaines parties semblent dater du XV° siècle. Le bâtiment à l'entrée de l'hôpital est daté de 1613.

En 1884, le domaine est acheté par le baron Clément de Lareinty. La construction du château de style Renaissance se complétant d'une chapelle proche du Vigneau et d'un cottage de style normand, eut lieu en 1888-1889.



Aujourd'hui, les vestiges visibles de ce domaine sont le bâtiment du Vigneau à l'entrée de l'hôpital, la chapelle (lieu de sépulture de plusieurs membres de la famille de Lareinty), le cottage près de l'accueil et une partie de l'escalier descendant vers le canal.

Pendant la seconde guerre mondiale, le domaine subit des dommages importants, notamment en 1944.

A la mort de la dernière châtelaine, Alyette de Lareinty-Tholozan en 1954, l'héritière, amie de la famille, vendit le domaine au département de Loire-Atlantique.

Le conseil général décida d'y construire un hôpital psychiatrique pour desservir la population du nord du département.

Nota : sur deux camarades externes, l'un demeurait au Vigneau indiqué ci-dessus.

<u>LES MAITRES DU "DOMAINE DU PONT-PIETIN"</u> : Au XVI° siècle, on trouve des De Baillardel en Normandie. L'un d'eux, Pierre de Baillardel, né vers I595, s'embarque à la Martinique. Il épousa Jeanne de Hattenville ou Hatenenville, dont il eut un fils, Charles de Baillardel, qui succéda à son père dans le commandement de la milice aux Antilles. Ce fils, Charles de Baillardel, épousa demoiselle Bellay de la Roche-Guyon, dont il eut, en I699, un fils nommé également Charles de Baillardel, qui commanda, comme son père, la milice aux Antilles. Cultivant, en même temps, la canne à sucre, son nom est suivi d'un nom de lieu, "Lareinty", avec particule. Il épousa demoiselle de la Hay de St-Hilaire, dont il eut 3 filles et 2 garçons. Leur 2° fils (le I° étant Magloire), Désiré-Magloire, né en I707, épousa en I746 Louise-Elisabeth du Prey de la Ruffinière et eut 2 fils (Pierre-Magloire de Lareinty et Désiré-Hilaire) et I fille (Hélène-Désirée). Leur 2° fils, Désiré-Hilaire de Baillardel de Lareinty (confirmé dans la noblesse en I779) épousa en I780 Marie-Geneviève du Buc. Leur fils, Hilaire-Julien de Baillardel de Lareinty, né en I782, épousa Clémentine Cossin de Chourses, fut créé baron héréditaire par Louis XVIII en I82I et mourut à 44 ans, en I826.

Son fils, le baron Clément-Gustave de Baillardel de Lareinty, né en I824, épousa Jules-Marie de Chastenet de Puységur (née en I830, fille unique du Comte Jules de Chastenet de Puységur et de Eulalie de Tholosan, fille du Marquis Jean-Baptiste de Tholosan) (Ce Marquis, Jean-Baptiste de Tholosan ou Tholozan, meurt en I890, âgé de 82 ans). Le fils du baron, Jules de Baillardel de Lareinty, obtint de la cour Royale de relever le titre de Marquis après la mort d'Ernest-René Tholosan (Tholozan), frère d'Eulalie de Tholosan (certificat de Madrid, en date de I89I). Ainsi, le baron Clément-Gustave de Baillardel de Lareinty devient Marquis de Tholozan. Il eut 2 enfants : <u>Guillaumette</u> de Baillardel de Lareinty (résidant à Guermantès), mariée en I87I

à Gabriel de Paris,Comte de Ponceaux,dont elle eut Anne-Marie (I873),François (I875) et Pierre (I877) ; et Jules-Jean-Marie.
- Le baron Clément de Lareinty désire acheter le château de Blain à Jules Hardy,mais,finalement,en I884, acheta le "domaine" du Pont-Piétin occupé par la famille Bruno,pensant donner le domaine de Guermantès à sa fille Guillaumette et celui du Pont-Piétin à son fils Jules-Jean-Marie. Il devint,en I887,maire de Frossay ; son fils,Jules-Jean-Marie,premier marquis de Lareinty-Tholozan,mourut en I900,un an avant lui. Le baron meurt à Frossay en I90I ; la baronne,sa femme,mourut à Guermantès en I9I3.
- Son fils,Jules-Jean-Marie de Baillardel de Lareinty,né en I852,relevant le nom et le titre de Marquis de Tholozan (décret de Madrid,I89I),épousa en I885 Louise de Sabran-Pontevès,née en I864. Puissamment riche,il fit construire au Domaine du Pont-Piétin en I888-I889 un château,à l'emplacement de l'ancien manoir des Versembeau,(style renaissance,d'aspect un peu tourmenté),et,la même année,au Vigneau,une chapelle de même style,avec une crypte funéraire,et mourut en I900,à 48 ans. Sa veuve,à 36 ans,avait 5 enfants : Valentin-Clément-Jules (I886-I946),Honoré-Pierre-Jules-Louis (I887-I9I6),Guillaume,appelé Sosthène (I890-I955),Alyette (I892-I954),tous quatre célibataires,et Foulques (I895-I944). Veuve en I900,donc,cette Louise de Sabran-Pontevès (épouse de Jules-Jean-Marie) épouse en I904 le précepteur de ses enfants,Mr. Joseph Marchesse (né à Cologne en I853),dont naît en I909 Louise-Blanche. En I909, la Marquise signe une donation partielle de ses biens à son nouvel époux ; du St-Siège elle obtient la permission pour son mari de porter le nom d'Horschel de Vallefond,avec autorisation,en I9I0,de Madrid, de porter le titre de Marquis d'Horschel de Vallefond. Elle meurt en I9I4.
- L'aîné,le Marquis Jules de Lareinty,hérita des biens de son frère Honoré,bénéficia du préciput et vendit le château de Blain,qu'il tenait de sa mère,à la Princesse Georges de Grèce. Il héritait,à Blain, de la propriété du Pont-Piétin. Le Marquis d'Horschel meurt en I925,à 72 ans. Sa fille,la Marquise d'Horschel de Vallefond se maria avec Mr. Bastard,s'en sépara en I954,reprit son nom de jeune fille de Marquise d'Horschel de Vallefond ; elle adopta 2 jeunes garçons,Patrick et Joël,puis une fille,Anne : elle leur donna son nom et mourut à Lauzanne en I972...
- Le Comte Foulques de Lareinty-Tholozan épousa une russe,Zénaïde Domidof,dont il eut en I9I8 Alyette-Olga, morte à 2 jours,puis Consolatae de Baillardel de Lareinty-Tholozan qui épousa l'anglais Harold White, dont elle eut une fille,Alexandra ou Alix.
- Le Marquis Jules (Valentin) de Lareinty-Tholozan,épris d'aviation,atterrit avec un bombardier à Pont-Piétin, et mourut en I946.
- Sa soeur Alyette héritant de la fortune et de ses biens immeubles,dont le Pont-Piétin,permit aux fermiers d'acquérir les fermes (Grand-Lande : famille Friot ; la Rabatelais : famille Taupin ; Heinlex : famille Taupin,puis Saulnier ; la Désertais : famille Chauvet,puis Bouligand ; la Camusais : famille Lebastard ; la Nette : famille Lefleur ; la Réauté : famille Sicard ; Montvoisin,faisant partie du château : famille Pasquier,puis Jallais ; etc.) ; et elle mourut en I954. Avant de mourir,elle avait désigné comme héritière du château une amie,Mle Simone Berchon.
- A la fin de la guerre 39-45,le château du Pont-Piétin fut canonné et plus ou moins pillé. En ces conditions,Mle Simone Berchon vendit le château au Département de Loire-Atlantique,se réservant la chapelle. L'Administration du Département fit du "Domaine du Pont-Piétin" un hôpital psychiatrique. Le château fut rasé complètement,sauf le petit cottage normand,encore debout. En I960,les travaux sont finis et les malades arrivent en novembre I960... Seuls,demeurent au Vigneau,la gentilhommière du XV° siècle et la petite chapelle voisine ayant servi aux protestants. La crypte de la chapelle renferme 4 membres de la famille :
a/- Ernest-René,Marquis de Tholozan,né à Guermantès le I6-9-I808,page-dauphin de Charles X,lieutenant du 8º Hussard,garde royal,mort à Guermantès le 3 mars I890.
b/- Clément-Gustave-Henri de Baillardel,baron de Lareinty,né le I9-I-I808 à Toulon, officier de la Légion d'Honneur,sénateur,décédé à Frossay le 9 septembre I90I.
c/- Jules-Jean-Marie de Baillardel de Lareinty,Marquis de Tholozan,né à Guermantès le I0-9-I852,chevalier de Malte,mort à Paris le 25 mai I900.
d/- Honoré-Louis-Pierre de Baillardel,Comte de Lareinty-Tholozan,né le 6-9-I887 à Guermantès,capitaine aviateur commandant la M-79,chevalier de la Légion d'Honneur, quatre fois cité,mort en avion,à Corsieu dans les Vosges,le 5 mai I9I6 à midi.

Château de la Groulais

- Son fils,Frédéric de Janzé,célibataire,en hérite et vend l'héritage (contenance : 540 ha 7I ca) en I880 à Mr. Jules-Louis Hardy,de Nantes.
- Mr. Jules-Louis Hardy avait épousé en I875 Isabelle-Henriette Gayard (morte en I882).
- En I892,Louise de Sabran-Pontevès,belle-fille du baron Clément Baillardel de Lareinty,propriétaire du château de Chassenon,achète le château de Blain et ses dépendances à son propre compte.
- Devenue veuve en I900 du fils du baron Clément Baillardel de Lareinty,Louise de Sabran-Pontevès se remarie en I904 avec Mr. de Horschel de Vallefond (précepteur de ses enfants) et meurt en I9I4.
- Son fils aîné,le Marquis Jules de Lareinty-Tholosan,héritier par préciput,ayant 2 frères,le Comte Honoré et le Comte Foulques de Lareinty-Tholosan,était commandant d'aviation en I9I4-I9I8 et avait parmi ses relations la Princesse Marie Roland Bonaparte qui épousa en I907 le Prince Georges de Grèce (mort en I957, à 88 ans),frère du Roi Constantin.
- En I9I8,cette Princesse,Marie Roland Bonaparte,achète en propre,pour elle,le château et les dépendances au Marquis Jules de Lareinty-Tholosan et meurt en I962,âgée de 80 ans.
- Durant la guerre 39-45,le château est occupé successivement par les soldats anglais,allemands et,enfin, de I944 à I945,américains.
- En I950,la Princesse vend le château et les dépendances à Mr. Louis Breteschê,négociant en bois à Blain ; lequel,sur les désirs de la Princesse,cède la tenue maraichère à Mr. Cluzeau,son régisseur,en I950 ; puis, en I950,la ferme de 50 ha et le château et son pourtour à la Société Immobilière du Loquidy. Alors le château devient l'Institut N.D. de la Groulais,petit Noviciat des Frères de St-Jean-Baptiste de la Salle, dont l'un des Frères dirige l'Ecole paroissiale de St-Laurent de Blain. Ce Noviciat est fermé en I968 et devient une annexe de l'Ecole paroissiale de St-Laurent de Blain,qui s'y installe et y demeure actuellement.

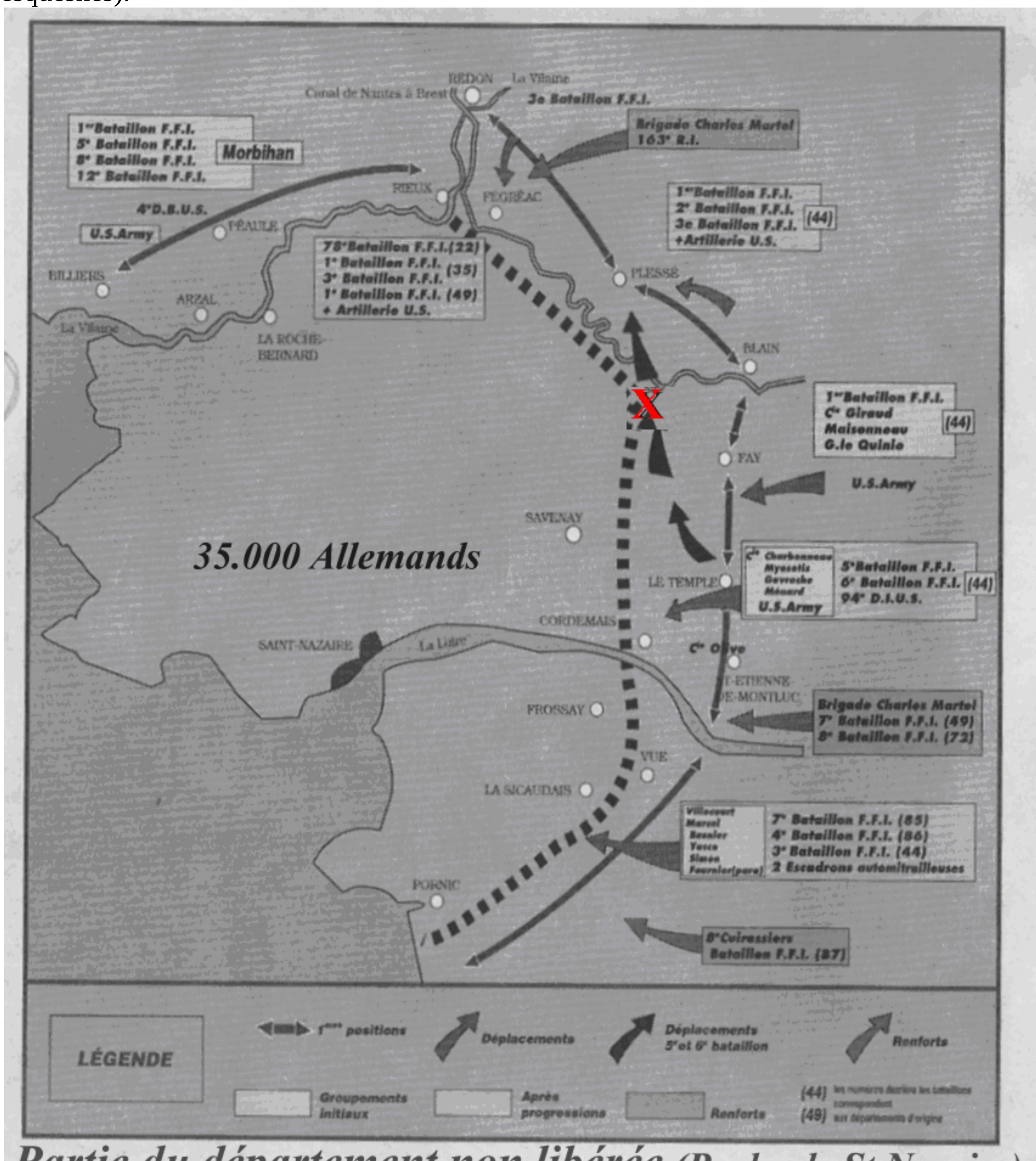
La poche de Saint Nazaire

Après la dure bataille de Normandie et la percée d'Avranches, les Alliés libèrent très rapidement l'ouest de la France pendant la première quinzaine d'août 1944 (Rennes le 6 août, Nantes le 12, Rezé le 29). Des poches de résistance se forment alors sur la façade atlantique à Brest, Lorient, **Saint-Nazaire**, La Rochelle et Royan.

Dans la région, les Américains quant à eux, délogent les Allemands de la forêt du Gâvre, les forçant à repasser sur l'autre rive du canal de Nantes à Brest et s'emparent du bourg de Blain.

La poche de Saint-Nazaire est centrée sur la ville et la base sous-marine de Saint-Nazaire.

Au nord de la Loire, la ligne de front suit la rive gauche de la Vilaine, puis de l'Isac (c'est-à-dire, ici, le canal de Nantes à Brest), jusqu'au niveau de Blain (la partie de la commune située à l'ouest du canal) ; elle descend ensuite vers le sud-ouest jusqu'à Cordemais en passant entre Bouvron, Fay-de-Bretagne et Le Temple-de-Bretagne…(extraits de l'ouvrage Rémy Desquesnes).



Partie du département non libérée (Poche de St Nazaire)

X *emplacement approximatif du Pont-Piétin*



L’immense base sous marine de Saint-Nazaire avec ses 14 alvéoles à sous-marins reste un atout pour l’Allemagne jusqu’au dernier moment.

Reddition, le 11 mai 1945, des Allemands de la poche de Saint Nazaire (35000 hommes), à Bouvron. Saint Nazaire sera la dernière ville d'Europe à être libérée.



Photo extraite de la presse.



Monument de la reddition de la poche de Saint Nazaire à Bouvron.

C’est ici que s’est terminée la guerre mondiale en Europe dira le Général De Gaulle.

Lettre d'un externe camarade de classe.

Lucien Guillard
37 Route de Nozay
- Blain -

Blain le 6-9-95.

Monsieur -

Suite à votre courrier reçu au mois d'aout, concernant les élèves et la période passée au Pont-Piétin

Excusez mon retard apporté à vous répondre. Effectivement j'étais bien à l'école au Pont-Piétin en cette période, mais comme externe.

Mais je crois même que nous étions dans la même classe avec C.F. Désiré, au 2ème étage, les fenêtres donnaient sur le jardin anglais vers le canal.

Contrairement à vous, j'ai toujours gardé des relations avec le C.F. Désiré, je lui dois beaucoup

Il y avait aussi le C.F. Damase qui est venu en retraite à Blain, mais tout les deux nous ont quittés.

Des pensionnaires du Pont-Piétin j'ai gardé longtemps le souvenir de Jean Cordier qui chantait à la chapelle en solo.

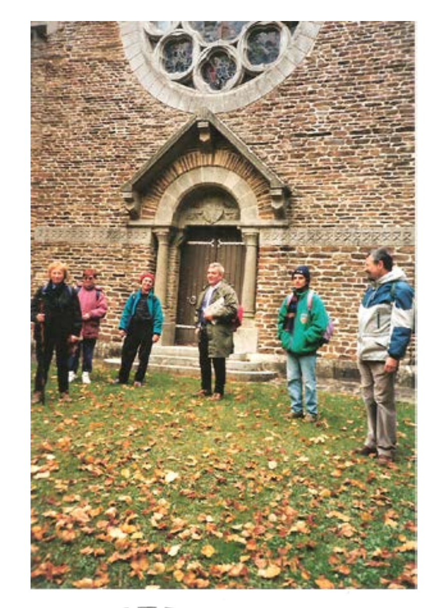
Car j'ai toujours eu un p'tit penchant pour la chanson, je me souviens parfaitement de la chanson du moment « La Pont-Piétine ».

Si vous assistez à la séance prévue à cet effet je serai heureux de faire votre connaissance et parler de ce temps

Trouvez ici cher Monsieur l'expression de mes sentiments

A Bientôt

Lucien Guillard



Novembre 1993 (presque 50 ans après). En randonnée sur le site du Pont-Piétin. Au centre de la photo devant la porte de la Chapelle.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉPARTEMENT
DE LA LOIRE-ATLANTIQUE

MAIRIE
DE
BLAIN
2 rue Charles-de-Gaulle - B.P. 30
44130 BLAIN

Blain, le 16 décembre 2011

Monsieur Claude COUGOULAT
27, avenue de l'Everest
44300 NANTES

SA/BA/LA
Dossier suivi par Béatrice ADETSI

Monsieur,

« Ma vie de château », que vous avez soigneusement écrit sous forme d'un récit, est en notre possession, à la Mairie de Blain.

Par ce courrier, je sollicite votre autorisation à rendre public votre récit.

Effectivement, dans le cadre d'un projet sur la mémoire locale à Blain, nous pensons faire figurer des témoignages, photos et récits sous une forme de publication (papier ou numérique sur le site de la Ville).

Aussi, pouvez-vous nous accorder votre quitus par écrit pour cette publication ?

Dans l'espoir d'une réponse favorable de votre part,

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de nos salutations distinguées.

Claude COUGOULAT
27, Avenue de l'Everest
44300 NANTES
Tél./Fax 02 40 49 63 67

Je donne totalement mon adhésion à votre projet
Concernant la publication de mon récit
« Ma Vie de Château » (papier ou numérique).
Veuillez croire à ma très grande considération.
Nantes le 05/01/2012.

Claude Cougoulat

Dominique BÉCOT
Adjoint délégué à la Vie associative
Au Lien Social et à la Jeunesse

MAIRIE DE BLAIN (Loire-Atlantique)



Tout courrier doit être adressé impersonnellement à M. le Maire de Blain.

Téléphone : 02 40 79 00 08 - Télécopie : 02 40 79 83 72 - Site : http://www.ville-blain.fr

Mai 1945 : la libération du dernier territoire européen

Trois jours après l'armistice du 8 Mai, les combattants français et américains libéraient la poche de Saint-Nazaire. Soirée-mémoire, commémorations et colloque consacrent l'événement durant une semaine.

Entretien



Michel Catala, historien.

Michel Catala, vous êtes professeur d'histoire contemporaine et directeur du Centre de recherche en histoire internationale et atlantique à l'université de Nantes. La constitution des poches était-elle inévitable ?

Les historiens de la Libération passent souvent très rapidement sur la constitution des poches. Après la percée d'Avranches le 30 juillet 1944, les Alliés privilégient une reconquête rapide de la France et foncent vers les frontières du nord et de l'est. La Bretagne est libérée en quelques jours par les troupes américaines à partir du 1er août, mais elles se heurtent à une très forte résistance devant les ports fortifiés par les Allemands, qui ont ordre de se battre jusqu'au bout.

L'armée américaine doit prendre les ports de la côte nord, Saint-Malo et Brest, jugés stratégiques. Brest tombe seulement le 19 septembre, après six semaines de durs combats qui coûtent la vie à 4 000 hommes. Lorient et Saint-Nazaire ne sont pas des enjeux suffisants pour justifier un tel coût humain. On se contente de les encercler et d'attendre leur reddition.

Les moyens laissés devant les ports de l'Atlantique sont-ils suffisants ?

Stratégiquement et militairement le prix à payer serait trop élevé pour la reprise de ces ports. Le sort des populations civiles n'est pas prioritaire pour l'État-major américain. Les camps retranchés allemands sont solidement défendus, même si c'est par des troupes hétéroclites, pas forcément à forte valeur combattante. L'armée américaine se contente rapidement de laisser une division d'infanterie, 18 000 hommes qui se partagent entre Lorient et Saint-Nazaire, complétée par des forces françaises issues de la Résistance bretonne, mais aussi ligérienne et poitevine, environ 30 000 hommes.

Les forces allemandes sont plus nombreuses, 25 000 à Lorient, plus de 30 000 à Saint-Nazaire. Elles sont mal équipées et sous-dotées et l'hiver est difficile. Les combats sont rudes sur la ligne de front. Les forces allemandes parviennent même à reprendre du terrain, notamment au sud de la Loire, dans la poche de Saint-Nazaire.

Y a-il eu débats pour faire évoluer cette situation en 1945 ?

Le seul intérêt serait politique. Le général de Gaulle, qui souhaite la restauration rapide de la souveraineté française sur tout le territoire, demande la reprise des poches du sud de la Loire, qui sont assiégées uniquement par des troupes françaises. Il va le faire à Royan et à la Pointe de Grave, en avril 1945. Il affecte une partie de la 2e DB à une opération qui va être difficile et qui ne laisse pas forcément de bons souvenirs, le prix pour la population et pour la ville étant très lourd. Alors que les autres poches se libèrent naturellement avec la capitulation allemande, quelques jours plus tard. L'opération était très contestable. La poche de La Rochelle échappe à ces combats, grâce à la capitulation allemande.

Le cas de Dunkerque ressemble davantage aux poches bretonnes. Elle est assiégée par des troupes tchèques intégrées à l'armée britannique, qui n'ont pas d'intérêt à prendre la poche par la force.

Pourquoi un colloque sur cet aspect de la seconde guerre mondiale ?

Peu d'études universitaires ont été menées sur l'histoire générale des poches, il s'agit d'en susciter. Il existe des études poche par poche, faites souvent par des historiens locaux ou des passionnés. Il s'agit de remettre le problème en perspective dans la stratégie des alliés, puis de nous intéresser à la vie quotidienne des populations et des combattants.

Enfin, nous allons nous intéresser à la mémoire des poches, aux commémorations diverses et variées, notamment en France, mais aussi en Tchéquie. Nous aurons également une partie sur la transition à la Libération, la reconstruction et la reprise en main des poches.

Le sentiment des empochés d'être mal perçus reflète-t-il une réalité ?

La vie quotidienne est très difficile, mais celle des personnes libérées ne devient pas rose d'un coup. Il reste beaucoup plus de civils dans la poche de Saint-Nazaire, qui est aussi la plus étendue, environ 120 000 habitants. D'autres ont été davantage évacuées, il ne reste quasiment que quelques milliers d'habitants à Dunkerque, Royan ou La Rochelle, et 10 000 à Lorient.

Il y a eu plusieurs convois d'évacuation, avec une perception à l'extérieur qu'il était possible de quitter la zone. Ceux qui ont refusé ont souvent été soupçonnés de collaboration. Il y a eu une sorte de mauvaise image accolée aux empochés, une situation bien entendue très mal vécue par les intéressés.



L'entrée des Forces françaises libres et des soldats américains à La Baule, le 11 mai 1945.

L'épuration a-t-elle été plus violente ?

Peu d'études existent sur l'après poche et la remise en place de l'État. Un étudiant y travaille. Un collègue rennais, spécialiste de la question de l'épuration, en parlera. Après la reddition, l'arrondissement de Saint-Nazaire ne semble pas spécialement défavorisé par rapport à d'autres. Au contraire, c'est un enjeu fort de revitaliser ces ports civils et militaires et de les reconstruire rapidement.

Quel est le rôle de la mémoire ?

On peut saluer la politique de collecte de témoignages que les médias locaux ont menés lors des différentes commémorations. La prise en compte du quotidien des personnes qui ont subi les combats de la libération est récente. Cela date surtout des commémorations du cinquantième anniversaire, où les témoins ont souhaité raconter leur histoire. On restait dans l'idée d'une liberté retrouvée. On parle désormais également des souffrances des populations.

Recueilli par Frédéric SALLE.

Hors-série, soirée-mémoire, colloque et commémorations

La mémoire va se mettre en marche durant une dizaine de jours sur le territoire de cette poche de Saint-Nazaire, dernier territoire libéré en France. Le point d'orgue sera la venue probable du ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, lors de la commémoration du 11 mai à Saint-Nazaire. *Ouest-France* et *France Bleu Loire Océan* ont choisi de donner la parole aux témoins de la poche, lors d'une soirée-mémoire organisée au théâtre.

À suivre

Soirée mémoire. Mardi 5 mai, à 18 h, au théâtre de Saint-Nazaire. Entrée libre, sans réservation.

Cérémonie commémorative. Lundi 11 mai, au monument aux morts de Saint-Nazaire (horaire à préciser).

Colloque les poches de l'Atlantique. En partenariat avec l'Université de Nantes et le CRHIA (Centre de recherche en histoire Atlantique et internationale). Du 11 mai au 13 mai, Agora, salle Cadou à Saint-Nazaire. Programme sur www.mairie-saintnazaire.fr

À lire

Ouest-France publie un hors-série « Il y a 70 ans, enfin libres ! » sur la libération dans l'Ouest. Un supplément sur la poche de Saint-Nazaire sera distribué avec l'édition du 29 avril.

À voir

Expositions. À l'hôtel de ville du Croisic, « Les Françaises au cœur de la guerre », du samedi 25 avril au samedi 9 mai. À l'écomusée et Escal'Atlantic à Saint-Nazaire, « La poche à travers des objets de collection », rencontres avec les professionnels du musée autour d'objets de collection.

Projection-débat. *Loin des bombes*, film documentaire de 52 minutes, en présence de la réalisatrice Chloé Glotin. Le 20 mai, à 20 h 30. Rendez-vous à Escal'Atlantic. Gratuit. Plus d'infos sur www.saint-nazaire-tourisme.com